TRIOLET BLEU,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN ČINQ ACTES.

PAR

MM. GABRIEL, DEVILLENEUVE ET MASSON,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 15 MAI 1834.

A.11. 4)

Eternelle amitié,
Notre sort est lié.
Entre nous désormais tout sera de moitié,
Soit misère ou grandeur,
Soit fortune ou malheur;
A nous trois nous n'aurons qu'une bourse et qu'un cœur.

PRIX: 6 sous.



PARIS,

AU MAGASIN THÉATRAL, CHEZ MARCHANT, BOULEVART SAINT-MARTIN, Nº 12.

18542

PERSONNAGES.

ACTEURS.

CHARLES WELSTEIN, FRÉDÉRIC DE STECKEL, Etudians.		Mmes '	Virginie Déjazet	
			Pernon.	
FERDINAND BURGER,]	Leménil.	
LE MAJOR RODENBACH		MM.	LEVASSOR.	
RIDGER, Curé			Leménil.	
LE BARON DE LIEVEN, Colonel		,	Anatole.	
MILLER, Capitaine, amis du Colonel. HERMANN, SCHNICK, Caporal			Masson.	
		`	LEMEUNIER.	
			Remy.	
ADELPHINE, Nièce du Major		Miles	Emma.	
ROSE,	,,		Augustine.	
LOUISE,	Jeunes Grisettes.		Géorgina.	
CECILE,) .		Aglaé.	
Masques. — Soli	DATS VILLAGEOIS.			



La scène se passe en Allemagne.

Imprimerie de Prosi na Bonnar-Doras, Successeur de son Père, rue St-Louis; Nº 46, au Marais:

TRIOLET BLEU.

ACTE PREMIER.

Une petite chambre de grisettes ; fenêtre à droite ; cheminée au fond près de la porte ; une table et quelques chaises.

SCÈNE PREMIERE.

ROSE, LOUISE, CECILE. Rose finit sa toilette devant une glace, Louise repasse sa collerette et Cécile va et vient en rangeant le ménage.

ROSE. Il faut avouer, mesdemoiselles, que pour la modiste la moins inexacte et la fleuriste la plus habile de Munich, vous êtes aujourd'hui d'une lenteur inconcevable à reporter votre ouvrage.

Louise. Le jabot de mon marquis n'est pas plus pressé que le chapeau de sa com-

cécile. Mais d'ailleurs, c'est toi, Rose,

qui devrais déjà être au théâtre.

nosz. Du tout, c'était hier jour d'Opéra, je ne danse pas aujourd'hui... et puis, ne faut-il pas que j'attende votre départ pour emporter la clef.

LOUISE. La cles... je la prendrai, car j'espère rentrer la première... (A part.) Je ne serai que semblant de sortir.

cécile. Par exemple... il a été convenu que la clef serait à moi, je rentre toujours avant les autres... (A part.) Avec ça que je ne sortirai pas du tout.

ROSE, riant. Tenez, mesdemoiselles, il est inutile de jouer au plus fin... aucune de nous n'a envie de sortir, si ce n'est pour

renvoyer les deux autres.

Louise. Ma foi, Rose a deviné... j'attends ce soir à souper un jeune capitaine de hulans, dont j'ai fait connaissance à la dernière revue de l'empereur.

nose. Vraiment... Eh bien! ça fera partie carrée, car j'attends aussi un vieux conseiller aulique qui me lorgne à l'Opéra

depuis trois semaines.

cicile. Alors, mesdemoiselles, nous serons six, car j'attendais, comme vous, un ras banquier qui yeut absolument m'éta+ blir lingère,

2055, Yous voyes, meademaiselles, and ce jeune homme.

nous ne devons pas avoir de secrets l'une pour l'autre. Au fait, quand on vit comme nons, sous le même toit... aussi, je vais vous montrer les provisions que le conseiller m'a envoyées ce matin, une dinde trussée et un pâté de soie gras.

Elle les tire d'une armoire.

CÉCILE, allunt au cabinet à gauche. Le gros banquier m'avait aussi adressé des friandises que voici.

Elle montre deux assiettes couvertes de pâtisseries.

LOUISE, prenant un panier dans le cubinet à droite. Et mon hulan avait été aussi galant, car voilà un panier de champagne, qu'il vient de me faire remettre.

TOUTES. Bravo! nous allons bien nous

amuser.

AIR de Robert le Diable. (Vaudeville.)

Doux moment ! C'est charmant! A table, auprès d'elle; Doux moment! C'est charmant! Chacune aura son amant.

A notre petit couvert L'plaisir s'ra lidèle, Puisque c'est l'amour qui sert Not' joli dessert.

ENSEMBLE. Doux moment, etc.

(On frappe à la porte.)

nose. Allez donc ouvrir, on frappe. LOUISE. Attends que je mette un fichu. cécile. Ca ne peut être que le traiteur... entrez.

SCÈNE II.

LES MEMES, CHARLES, costume d'étudiant: petite redingote bleue, pantalon bleu, ceinture de cuir noir, casquette blanche et bleue.

CHARLES. Pardon, mesdemoiselles, si je vous dérange.

TOUTES TROIS. Tiens! c'est un étudiant! CHARLES, à part, regardant Rose. Si je ne me trompe... celte tournore... oni, c'est bien elle! (Haut.) Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, mais cette lettre de M. le conseiller Radendorf vous instruira du sujet de ma visite.

LOUISE. bas à Cécile. Il est très-gentil,

ROSE, s'approchant de lui. De la part u conseiller?.. c'est pour moi, monsieur.
Elle décachète la lettre.

CHARLES, à part. J'en étais sûr!.. ah! monsieur le conseiller, ça vous apprendra à parler tout haut de vos conquêtes!

ROSE, lisant.

» Adorable Rose,

» La goutte qui m'emprisonne dans

» mon grand fauteuil me privera du bon» heur de souper avec vous ce soir. Crai» gnant le bavardage des valets, je confie
» le mystère de mes amours au plus dis» cret de mes amis.

» Je suis, pour la vie, votre esclave, etc. CHARLES, à part. Elle lit fort bien mon

écriture.

BOSE. Dieu!... que c'est contrariant!... dites donc, mesdemoiselles... si nous ne sommes que cinq, ça ne pourra plus être une partie carrée.

LOUISE. C'est vrai, trois dames et deux

cavaliers... c'est incorrect!

CHARLES, à part. Allons, encore un petit mensonge. (Haut.) Il y aurait bien un moyen de régulariser tout cela.

ROSE. Vraiment, et lequel?

CHARLES. Relisez la lettre du consciller.

Air: Je sais attacher des rubans.

Par lui je devais être admis
Dans cet asile du mystère,
Le plus discret de ses amis
Sur son bonheur saura se taire.
Accueillez-moi, c'est mon espoir...
Car je voudrais, séduit par tant de grâce,
Auprès de vous le remplacer ce soir,
Et ne plus lui rendre sa place. (bis.)
CÉCILE. Tiens!.. mais c'est comme une
déclaration, cela.

nose. Envoyez donc des étudians quand on est goutteux, ils font joliment les com-

missions!

LOUISE. Au fait, monsieur a raison... et pourvu qu'il nous promette d'être aimable...

CHARLES. Aimable... je ne sais pas, mais pour galant, empressé, amoureux, oh! je réponds de moi, charmante Rose, et pour commencer.

Il va pour l'embrasser.

ROSE C'est un peu fort! (A part.) Il est
tout-à-sait bien ce jeune homme-là...qu'en
dites-vous, mesdemoiselles?

cécile. Mais, certainement... ce serait très-inconvenant que de ne pas recevoir monsieur.

LOUISE. C'est dit, vous êtes des nôtres, et pour commencer, vous aller nous aider à mettre le couvert.

ROSE. Oui, cela sera plus tôt fait...
CHABLES, à part. Bon! me voilà en pied.
A Rose. Voulez-vous que je vous aide?

cécile, le prenant par le bras. Non, monsieur, venez plutôt ici... placez ces assiettes, posez ces verres sur la table.

veut accaparer celui - là... prends garde à toi, Rose.

CHARLES. Ah! mademoiselle n'a rien à craindre.

(Déclamant avec emphase.)

Dans ce moment de faveur peu commune, Si, près de vous, mes regards enchantés Admirent toutes les beautés, Mon cœur ne peut en aimer qu'une.

ROSE. Tiens!... ça rime!... oh! que c'est joli!... on dirait des vers d'Opéra.

cécile. Monsieur fait peut - être des pièces de comédie.

CHARLES. Des pièces?... oui, j'en fais quelquesois et... tenez, puisque vous m'avez admis dans votre petit comité, je vais vous en raconter une que je viens d'imaginer.

TOUTES se rapprochant de lui. Ah! voyons,

voyons!

CHARLES.

Air: Tes regards sont charmés. (VOYAGE DE LA Marike.)

Un jeune étudiant, épris d'une danseuse, Trop pauvre pour offrir de l'or et des bijoux, Dérobe à son rival une épitre amoureuse... En grisant un valet, il gagne un rendez-vous.

Ah! ah! ah! ah!
Comment trouvez-vous cela?
Ah! ah! ah! ah!
Comment trouvez-vous cela?

Rose. Voyons la suite.

CHARLES.

Même oir. Reconnu pour trompeur par celle qu'il abuse,

D'abord, de sa colère, elle accable l'amant!
Il tombe à ses genoux, un doux baiser l'excuse...
(Tombant aux pieds de Rose.)

Rose, changerez-vous ce joli dénouement?
Ah! ah! ah!

An: an: an: an: Comment trouvez-vous cela?
Ah! ah! ah! ah!
Pardonnez-moi ce tour-là!

nose. Comment, monsieur, ce n'est pas le conseiller qui vous envoie?

CHARLES. Je ne le connais que pour l'avoir vu au foyer de l'Opéra, où, depuis six mois, je vous admire et vous applaudis à poste fixe : le vieux conseiller se van-

dis à poste fixe; le vieux conseiller se vantait d'avoir touché votre cœur, et parlait de ce rendez-vous que vous lui aviez donné... A tout prix, me dis-je, je m'y rendrai à sa place; le dieu des bonnes fortunes m'entendit, il envoya la goutte à mon rival et me fit rencontrer le valet qui vous portait sa lettre d'excuses... je conduis le Mercure en livrée au cabaret, il s'endort sur la table, je m'empare de la lettre... j'en

ENSEMBLE.

fais une autre, et me voilà attendant mon

Bose. Mais c'est affreux! (A Louise et à Cécile.) Eh bien! mesdemoiselles, que feriez-vous à ma place?

cécile. Dam! moi, je le garderais, puis-

qu'il y est.

LOUISE. D'ailleurs son couvert est mis. CHARLES. Et puis, le conseiller n'en saura rien.

AIR: Vaudeville de la Haine d'une Femme.

C'est d'aujourd'hui que je m'élance Dans la carrière des amours. Je prends pour guide le silence, Il double l'attrait des heaux jours. Oui, les mystérieuses fêtes, Plus qu'un vain bruit, ont des appas; Pour mieux jouir de nos conquêtes (bis) N'en parlons pas, (bis) Il est doux de s'aimer tout bas!

ENSEMBLE.

N'en parlons pas, (bis) C'est si doux de s'aimer tout bas!

On entend crier dans la rue : A la garde! à la garde! arrêtez!

Tous TROIS. Ah! mon Dieu! qu'est-ce

CHARLES. Je vais voir... ne vous effrayez

pas!

Au moment où Charles va du côté de la fenêtre, un carreau est brisé; une main passe au travers, fait tourner l'espagnolette, et Ferdinand se précipite dans la chambre.

SCÈNE III.

LES Mêmes, FERDINAND, sous 4, même costume que Charles.

ROSE. Mais, monsieur, on n'entre pas comme cela chez le monde.

FERDINAND. Chut! écoutez...

CHARLES. Attendez donc... mais je ne me trompe pas... c'est Ferdinand, mon bon camarade de l'Université.

FERDINAND. Charles!... mon ami d'enfance, mon compagnon d'études..... Ah! qu'ils viennent!... je suis en force maintenant.

Ils s'embrassent.

nose. D'abord, monsieur, je vous préviens qu'on ne fait pas d'esclandre chez nous, le propriétaire n'aime pas ça.

pauvre jeune homme est poursuivi?

CHARLES, à la fenêtre. En effet, j'aperçois des patrouilles nombreuses qui cernent la rue, et tout le monde est aux fenêtres... chut!

Silence général dans la chambre.

CHOEUR, dans la rue.

AIR : Garde à vous.

Cherchons bien, (bis)
Ce jeune homme est à craindre,
La garde, pour l'atteindre,
Saura trouver l'moyen.

Cherchons bien! (ter.)

CHARLES, seul.

Soldats de la police
Faites votre service,
Nous ne craignons plus rien,
Loin d'ici, cherchez bien.

CHŒUR, dans la rue. Afin qu'on le punisse Et police

Et justice Ne ménageront rien, Cherchons bien. (bis)

Cherchons bien. (bis) TOUS, à voix basse. Soldats de la police

Faites votre service, Nous ne craignons plus rien, Loin d'ici, cherchez bien.

CHARLES. Bon, ils s'éloignent... mais on pose des sentinelles aux deux bouts de la rue... Ah ça, mon cher, qu'as-tu donc fait pour mettre ainsi tout un quartier de Munich en révolution?

FERDINAND. Un instant, que je remercie d'abord ces dames de leur protection et de l'asile qu'elles vont me donner pour cette nuit.

TOUTES TROIS. Comment, pour cette nuit! CHARLES. Ah! vous pouvez l'obliger sans crainte, je réponds de lui.

BOSE. C'est fort bien, mais qui nous ré-

pondra du répondant?

FERDINAND. Moi, madame, je suis sa caution... mon camarade de classe!... mais c'est un autre moi même.

LOUISE. D'accord, mais vous avez tous deux une si drôle de manière de vous in-

troduire chez les gens...

CHARLES. En esset, je ne t'ai pas encore présenté... tu peux me rendre la pareille, car je suis à peu près aussi inconnu que toi ici. (Ils se prennent tous deux par la main.) J'ai l'honneur de vous présenter M. Ferdinand Burger, fils d'un avocat distingué de Cassel.

Ils saluent; les trois demoiselles font la révérence.

FERDINAND, présentant à son tour Charles. Veuillez, en ma faveur, accueillir avec bonté M. Charles Welstein, issu d'une honnête famille de médecins qui réside à Bade.

Ils saluent; même jeu des demoiselles.

CHARLES. Je t'invite à souper au nom de ces dames.

FERDINAND. J'accepte avec empressement.

nose. Oui, mais ceux que nous attendous... le capitaine et le gros banquier... ceche. Dam! nous nous serrerons un

CHARLES. C'est juste!.. quand il y a place pour six, il y en a pour cinq, et comme notre présence ici pourrait gêner ces demoiselles, je vais mettre le verrou afin qu'elles soient plus à leur aise.

Il met le verrou. nose. Eh bien! monsieur... cécile. Tiens! ils nous enferment! Louise. Au fait, j'aime micux ça. CHARLES. Mais par quel hasard viens-tu ici si tard et par un chemin aussi peu fré-

quenté?

PERDINAND. Tu vas le savoir : Conduit cet après-midi par quelques amis dans une de ces honnêtes maisons où les fils de bonne famille apprennent à filer la carte pour réparer les torts de la fortune, je hasarde quelques pièces d'or sur un tapis vert, je perds: je double... je perds encore... je m'aperçois qu'on me triche, la fureur s'empare de moi... je casse un râteau sur la tête du banquier, je renverse les tables, je bouscule les chaises... quelques victimes du sort suivent mon exemple... On crie, on se bat... je m'échappe, on me poursuit; alors je grimpe dans une maison, et de fenêtre en fenêtre, j'arrive à celle-ci.

AIR: Amis, voici la riante semaine. Courant, pressant ma fuite périlleuse, A tout hasard, j'allais sans savoir où, Plus de vingt fois, la route dangereuse M'a fait manquer de me rompre le cou! Dien me guidait dans ces momens terribles, Car j'ai trouvé, pour me donner la main, Un ami tendre et des femmes sensibles! Ah! je le vois, j'al pris le bon chemin. (bis.)

nose. Ce bon jeune homme!... ma foi, tant pis pour les autres... puisqu'il est ici,

il n'en sortira plus.

CHARLES. Quel plaisir de se retrouver ainsi, après un an de séparation, quand on ne se quittait pas d'un instant, quand on avait eu tant d'amitié l'un pour l'autre.

Rose. Vous étiez donc bien amis à l'U-

niversité?

CHARLES. Oh! sans doute, études, plaisirs, travaux et récompenses, tout était commun entre nous trois.

LOUISE. Comment, entre vous trois; mais

yous n'êtes que deux.

· CHARLES. Je ne crains pas de dire que le meilleur de nous manque ici... ce cher Frédéric!.. Qui sait si nous le reverrons jamais...il court le monde pour chercher sa famille, et comme il ne connaît mi son nom, ni son pays, vous comprenez qu'avec de pareils renseignemens, il aura plus de peine qu'un autre à trouver ses parens... Ah! mais qu'il ait besoin de notre appui... lau monde! moi qui suis sans famille...

rendinandi Qu'il nous demande es que nous possédons... si jamais nous sommes propriétaires, s'entend.

CHARLES. Il pourra compter sur nous. FERDINAND. Nous partagerons en frères avec lui.

On entend un nouveau bruit.

une voix, dans la cheminée. Ah! mon Dieu!... secourez-moi, j'étousse!... Tous. Qu'est-ce que j'entends! CHARLES. Mais c'est dans la cheminée. LA MÊME VOIX. Au secours! au secours!..

Ils font tous un mouvement pour aller vers la cheminée. lci Frédéric tombe précipitamment de la cheminée en vue des spectateurs.

SCENE IV.

LES MÊMES, FREDERIC, en costume d'étudiant, semblable à ceux de Charles et Ferdinand.

frederic. Ne craignez rien. Que voisje!... Charles, Ferdinand!

CHARLES ET FERDINAND. Frédéric!.. notre ami !...

LOUISE ET CÉCILE. Par la cheminée...

ROSE. Au fait, il n'y avait plus que cette entrée-là, puisque les deux autres sont fermées au verrou.

CRARLES. Rassurez-vous, mesdemoiselles, vous pouvez le recevoir, je réponds de lui, comme nous avons répondu l'un de l'autre.

Rose. Alors, nous voilà tout-à-fait rassurées.

FERDINAND. Mais quelle idée à toi d'aller choisir cette route-là?

rrédéric. Je n'en avais pas d'autre pour me sauver.

CHARLES. Comment, tu te sauves aussi? frédéric. Sans doule; n'avez-vous pas entendu dans la rue ces cris de la foule... le bruit des patrouilles qui se croisaient...

FERDINAND. Oui.... mais, un instant..... tout cela c'était pour moi.

frédéric. Erreur, mon ami

PERDINAND. Ah! je te demande bien pardon, c'est moi qu'on voulait prendre à cause d'une querelle de jeu.

raédéric. Du tout; c'était pour me demauder compte militairement de ma présence mystérieuse chez le vieux major Rodenbach, dont j'adore la charmante nièce.

CHARLES ET FERDINAND. Ton Adelphine? prédéric. Précisément... et jugez si cet amour était puissant sur mon cœur... puisque, pendant un an, il m'avait fait oublier nies deux amis... ceux que j'aime le plus OHARLES. Tu nous as prouvé ton amitié...

prépéric. Eh bien! apprenez donc que, depuis notre séparation, je m'étais logé vis-à-vis des fenêtres d'Adolphine, et que, ce matin, j'avais obteuu d'elle le premier rendez-vous.

nose. Le premier rendez-vous, ça fait plaisir, je m'en souviens.

FRÉDÉRIC. Bref, je m'étais rendu, il y a deux heures, à ce bienheureux tête-a-tête... le vieux major nous guettait. Il survient, accompagné de quelques valets; Adelphine se cache; moi, ne pouvant descendre, je gagne le haut de la maison... on court sur mes pas... j'aperçois une lucarne qui donnait sur une gouttière.... je la franchis.... Le major, furieux, mais n'osant me suivre, offre cinquante florins à qui s'emparera de moi.

CHARLES. Cinquante florins à des soldats qui se font tuer pour cinq sous par jour... tu devais avoir toute une armée à tes trousses?

FRÉDÉRIC. Justement!.. j'allais être pris, mais au détour d'une terrasse on perd ma piste... je saute sur la maison voisine, et de toits en toits, de gouttières en gouttières...

Rose. Pauvre petit chat!

voyant pas d'autres moyen de salut, je m'abandonne au hasard, je me laisse glisser et je tombe, bien loin d'espérer qu'au terme d'un si périlleux voyage, je me relèverais dans les bras de l'amitié!

Ain: Vaudeville du Baiser au Porteur.
Oui, je craignais d'abord une défaite,
Et je sentais battre mon cœur,
Quand j'aperçois, sortant de ma eachette,
Mes deux amis: je n'ai plus peur;
Oui, mes amis, vous calmez ma frayeur.
L'asile que des bonnes ames,
J'ose espérer, dans ce séjour,
Vous me l'accorderez, mesdames,
Je l'invoque au nom de l'amour! (bis.)

FERDINAND. Je bénis le hasard qui a pris à tâche de nous réunir ici comme nous l'étions à l'université sous le nom du triolet bleu.

CHARLES. C'est pour nous faire senlir, mes amis, que nous ne devons jamais nous quitter.

PRÉDÉRIC. Eh bien! oui, jurons - nous une amitié éternelle; et quelque part que le sort nous conduise, n'ayons qu'un but, celui de nous retrouver toujours ensemble.

Ils se tiennent tous trois enlacés.

ENSEMBLE.

Am nouveau d'Adam.

Éternelle amitié!
Notre sort est lié.
Entre nous désormais tout sera de moitié,
Soit misère ou grandeur,
Soit fortune ou malheur,
A nous trois, nous n'aurons qu'une bourse et qu'un

CHARLES, seul.

Dans le tems des amours Comme à nos derniers jours Que peines et plaisirs nous unissent toujours! Et que le même vœu, Jusqu'au dernier adieu, En tout tems soit formé par le triolet bleu!

TOUS TROIS.

Éternelle amitié, etc.

On frappe.

NOSE. Silence!.. qui est là?

UNE VOIX, en dehors. C'est moi.

LOUISE. Ciel! mon hulan!

UNE AUTRE VOIX. Et moi aussi... nous
venons souper.

CÉCILE. Mon gros banquier!

LES DEUX VOIX. Ouvrez! ouvrez!..

CHARLES. Il est trop tard... les places sont prises!.. Bonsoir, mes amis, à table!..

(Levant son verre.) A notre inaltérable amitié!..

Ils se placent à table, et tous represent le trie à voix basse.

Éternelle amitié, etc.

La toile baisse sur ce tableau.

FIN DU PREMIER ACTÉ.

ACTE II.

Une chambre d'hôtel garni meublée à l'allemande, porte au fond, portes latérales, une petite tablo ronde, à gauche, où sont des petites bouteilles, un pot de tisane et des tasses; tout près, un grand fauteuil, quelques chaises. Une fable carrée, à droite, sur laquelle sont des pipes, des verres, un cuchon de bière, une veilleuse, une blague à tabac et des allumettes.

SCÈNE PREMIERE.

CHARLES, FREDERIC, FERDINAND.

FERDINAND, à Frédéric qui est assis dans le grand fauteuil. Te voilà donc tout-à-fait guéri!..

ratotarc. Oni, mes amis, je me sens très-bien maintenant et c'est à vos bons soins que je dois mon rétablissement... que de peines je vous ai causées!..

CHARLES. Aussi pourquoi vas-tu t'aviser

de te faire démettre l'épaule quand nous avions si grand besoin de nos avantages physiques pour nous rendre à la cour du prince de Hesse où nous étions engages comme virtuoses...

FRÉDÉRIC. Ah! mon ami, ne me reproche pas la plus belle action de ma vie... car, ce jour-là sut bien heureux pour moi.

CHARLES. Oui, joli bonheur que celui de se faire renverser par les chevaux d'une berline.

FRÉDÉRIC. Mais, ces chevaux conduisaient Adelphine... à ma place, tu aurais dit aussi: Ma vie pour sauver la temme que j'aime!.. qu'elle sache seulement que c'est

pour elle que je m'expose à tous les dan-

CHARLES. Oui... et depuis, elle ne t'a pas seulement donné de ses nouvelles.

FRÉDÉRIC. Le vieux major, son oncle, ne

le lui aurait jamais permis.

CHARLES, en préparant sa pipe. N'importe!.. tiens, ne me parle pas des femmes... danseuses, grisettes, dames ou demoiselles, elles se resssemblent toutes; il n'y a que l'amitié de solide.

FRÉDÉRIC. La nôtre surtout!... ça c'est vrai... aussi, je n'oublierai jamais vos attentions pour moi durant ma longue maladie... mais comment avez-vous fait pour me traiter si bien... c'est que j'étais vraiment soigné comme un grand seigneur.... Je ne vous connaissais pas de ressources et je n'ai manqué de rien.

FERDINAND. Notre secret est bien simple.

FRÉDÉRIC. Vous avez emprunté?

CHARLES. Non, c'était un moyen usé.... nous avons vendu.

FRÉDÉRIC. Quoi?... nous n'avions pas même de mobilier, puisque nous logeons en hôtel garni.

FERDINAND. Et cependant, nous venous de te défaire de deux des plus beaux meubles de la maison.

rrédéric. Je ne vois rien de changé ici. CHARLES. C'est que la livraison n'est pas faite... tu vas me comprendre... (Il fait l'exercice.) Une... deux... Portez arme!... présentez arme!... y es-tu?

FRÉDÉRIC. Comment, vous vous seriez engagés.... et pour moi?... Ah! ce n'est pas

vrai, n'est-ce pas?

FERDINAND. Si vrai que, si ce matin, nous ne rendons pas cinq cents florins au capitaine recruteur, il nous signe notre scuille de route et nous voilà forcés d'aller rejoindre le régiment.

frédéric. Que m'apprenez-vous là... ingrats, vous seriez donc partis sans me dire

adieu?

CHARLES. Nous t'aurions écrit ! au revoir, car il n'y a pas d'adieu entre nous.

FRÉDÉRIC. Et vous croyez que je ne vous

suivrai pas?...

CHARLES. N'as-tu pas déjà une belle action sur le cœur pour te donner du courage?... et puis, tu as un sentiment qui te retient à Munich, tandis que nous en trouverons partout des sentimens; il n'y a que cela dans les villes de garnison... surtout quand on est jolis garçons comme nous.

frédéric. Mais si nous cherchions un

moyen pour vous dégager?

CHARLES. Il n'y en a qu'un ; c'est de rembourser le recruteur; et pour celui-là, je ne m'en charge pas... Vous m'avez nommé le caissier, c'est vrai! (Retournant ses poches.) Voici le coffre-fort ouvert... vous le voyez, les paiemens sont suspendus par autorité supérieure.

FERDINAND. N'importe, tenons conseil

comme dans les cas embarrassans.

CHARLES. Allons, messieurs, à table!... voici de la bière et des pipes...

Ils se placent à table, allument leurs pipes et se versent à boire.

AIR: Vaudeville de Victorine.

Le conseil est ouvert; Que la séance Enfin commence; Le conseil est ouvert, Qu'un bon moyen soit découvert.

CHARLES.

Toi que notre cœur sert, Amitié tendre et vive, Sois à notre convert Avec nous de concert; Tu connais notre vœu, Veille, quoi qu'il arrive, Ici, comme en tout lieu, Sur le triolet bleu!

ENSEMBLE.

Le conseil est ouvert, etc.

FERDINAND, en fumant. Ah ca! qui parlera le premier?

CHARLES, de même. Buvons d'abord tous les trois, cela nous ouvrira les idées.

FRÉDERIC, de même. Le point important, c'est que vous ne parliez pas.

FERDINAND. C'est que nous payions nos

CHARLES. C'est que notre ami Frédéric soit heurenx.

PRÉDÉRIC. Et vous avez signé un engage-

FERDINAND. Et nous n'avons pas le sou. CHARLES. Et dans sa position, Frédéric ne peut guère se présenter chez le major Rodenbach, le vieux gouverneur de la citadelle de Zizendorf, pour lui demander la main de sa nièce.

FRÉDÉRIC. Ainsi, nous serons soldats. FERDINAND. C'est tout ce qui peut nous sauver de la prison pour dettes.

CHARLES. Ah! mes amis, si j'avais seule-

ment deux cents florins!...

raédéaic. Mais songe donc qu'il nous en faut déjà cinq cents pour le recruteur.

CHARLES. J'en paierais dix mille avec ces deux cents là!... J'ai dans la tête le plus beau calcul de martingale...

FERDINAND. Ah ça! est-ce que tu devien-

drais joueur à présent?

CHARLES. Du tout! mais ne nous sommesnous pas engagés par serment à nous venger mutuellement des torts qu'on peut faire à l'un de nous; le jeu t'a maltraité, Ferdinand, tu as perdu la partie autrefois, c'est à moi de gagner la revanche aujourd'hui.

AIR: Un soir dans la forét voisine (Zoé). Ne croyez pas que je m'abuse, Oui, mon projet réussira; Le bonheur que l'on vous resuse, Le hasard me le donnera, Et votre ami vous le rendra. Ah! si j'avais ce qui nous manque, Au jeu j'oserais me fier ; Tu faisais sauter le banquier, Moi, je serais sauter la banque!...

> ENSEMBLE. Eh mais! Eh mais! Ça n'est pas si mauvais. (ter.)

rrédéric. Mais nous n'avons pas les deux cents florins.

CRARLES, se levant. Alors, une autre idée... Adressons une circulaire à tout ce qu'il y a d'ames sensibles à Munich. Tenez, voici comment je la rédigerais:

« Trois jeunes gens, qui réunissent pres-» que toutes les qualités morales à tous les

» avantages physiques, demandent à faire

» fortune sous le plus bref délai... Ils pro-

» mettent une reconnaissance éternelle à

» la personne qui leur ouvrira la route des » honneurs et des richesses... S'adresser à

» eux-mêmes, pour les renseignemens. »

Même air. Riches qui voulez de la gloire. Nous vous offrons notre concours. Orateurs de faible mémoire, Pour improviser vos discours Nous vous serons d'un grand secours. A nos vœux montrez-vous propices, Sois bourgeoise ou dame de cour, Car nous promettons, en retour, Notre amour à nos protectrices. ENSEMBLE.

Eh mais! Eh mais! Ça n'est pas si mauvais. (ter.)

une voix, en dehors. Au fond du corridor... merci, nous trouverons bien. PRÉDÉRIC. Quelqu'un!.. Eh! mon Dieu! si c'était déjà le recruteur.

CHARLES. Ou bien un de nos créanciers. PERDINAND. Si l'on voit Frédéric en bonne

santé, nous sommes perdus!

CHARLES. Eh vite! la robe de chambre, tout l'attirail du malade... Jette-toi dans le grand fauteuil et depêche-toi de te trouver mal!.. il n'y a que ton évanouissement qui puisse nous sauver!

FRÉDÉRIC, endossant la robe. Tâchez de

renvoyer bien vite l'importun.

FERDINAND. On approche. CHARLES. Mais, tombe donc en faiblesse, tu vois bien que nous n'avons pas de tems à perdre... à ta place, je serais déjà en léthargie.

Frédéric, poussé par Charles, se jette dans le grand fauteuil; Charles lui donne des soins, comme pour le faire revenir à lui; Ferdinand

tient une tasse qu'il lui présente.

FERDINAND. Tiens, bois un peu de tisane.

SCENE II.

LES MÊMES, RIDGER, ADELPHINE.

RIDGER. C'est ici, mademoiselle, laissezmoi parler... Messieurs, c'est moi, Claude-Thomas Ridger, curé de la paroisse de Steckel... je viens pour m'informer d'un jeune homme...

FRÉDÉRIC, bas à ses amis. Qu'est-ce qu'il

CHARLES, bas. Cela ne te regarde pas, curieux... (Haut et avec émotion.) Pauvre Frédéric!

ADELPHINE. Frédéric, c'est lui, monsieur

Ridger.

RIDGER. Du calme, mon enfant. (Haut, avec instance.) Messieurs, j'ai l'honneur de vous dire....

FERDINAND, imitant la douleur de Charles.

C'en est fait, nous le perdrons.

ADELPHINE, à part. Que disent-ils?.... Haut et courant vers Frédéric.) Il en mourrait!... et c'est pour moi!...

frederic, voulant se lever. Dieu! sa

voix!... Adelphine!

CHARLES ET FERDINAND. Adelphine! RIDGER, cherchant à retenir Adelphine.

Arrêtez donc, mademoiselle, vous m'aviez promis de la raison, du courage; faites attention que je suis dans mon tort de vous avoir conduite ici, à votre prière et à l'insu de mon vieil ami, le major... épargnez ma

CHARLES, à Frédéric, qui veut toujours se lever. Et toi, reste tranquille... tu ne t'es jamais si bien trouvé que depuis que tu te trouves mal.

ADELPHINE. Pardon, monsieur le curé, mais dans un pareil moment... Monsieur Frédéric, revenez à vous... c'est moi, Adel- | dinand au fauteuil. Ce que c'est que de phine, que vous avez sauvée et qui vient vous témoigner toute sa reconnaissance.

PRÉDÉRIC, bas à Charles. Si je pouvais

lui parler scu!.

CHARLES. Je comprends... (Bas à Ferdi-

nand.) Tâche d'éloigner le curé.

RIDGER, à Adelphine. Il ne répond pas... attendez, je vais lui demander moi-mê-

FERDINAND. Ciel! il tombe en faiblesse!.. où est le flacon d'éther?

CHARLES. Monsieur le curé en a peut-être

RIDGER. Hélas! non... je ne me sers jamais que de l'eau de mélisse des carmes et de baume divin.

FERDINAND. Ah! mon Dieu!.. quel embarras!... Si vous vouliez au moins m'aider à chercher...

RIDGER. Volontiers... mais je ne sais où vous mellez...

FERDINAND, hui prenant le bras. Tenez, venez avec moi... dans cette chambre...

Il l'entraîne un moment dans la chambre à droite.

PRÉDÉRIC, rouvrant les yeux. Il n'est plus là!... (Se levant précipitamment.) Quel bonheur!... Adelphine, je puis vous voir, vous parler à mon aise.... me voilà sûr d'être aimé!... Ah! je suis mille fois plus heureux que je ne l'espérais!

ADELPHINE. Quoi! vous n'êtes pas malade!... je ne dois pas trembler pour vos

jours?

CHARLES. Pas plus que pour les vôtres... mais dépêchez-vous, les momens sont précieux .. M. le curé va trouver le flacon d'éther.

ADELPHINE. Eh bien! apprenez donc vite que depuis quelque tems mon oncle veut me forcer d'en épouser un autre.

CHARLES ET FRÉDÉRIC. Un autre!

ADELPHINE. Oui; mais j'ai voulu vous voir pour vous rassurer et vous prévenir du serment que j'ai fait de n'aimer que vous et de résister jusqu'à la fin à la volonté du major.

prédéric. Il se pourrait!... Ah! c'est à genoux que je dois recevoir un pareil serment.

Il tombe aux genoux d'Adelphine.

RIDGER, rentrant. Je ne trouve rien.... Dieu! le malade à genoux!

CHARLES, bas à Frédéric, le relevant. Relève-toi donc.... (Haut.) Oui, monsieur Ridger, c'est la faiblesse..... Quand vous êtes entré, notre ami a manqué de tomber là... juste aux pieds de mademoiselle.

nous!.... c'est singulier, l'effet que l'évanouissement produit sur ce jeune homme... ca pâlit ordinairement... tandis qu'il a un teint animé.

CHARLES. C'est que Frédéric ne se trouve pas mal comme tout le monde.

RIDGER. Il y paraît. (Prenant la main de Frédéric.) En bien! ça va-t-il mieux, a présent?

FRÉDÉRIC. Oh oui! bien mieux, grâce aux bous soius de mes amis.

ADELPHINE, à part, allant déposer avec precaution un petit portefeuille sur la table. Exécutons mou projet... Pauvres jeunes gens, que ne puis-je leur offrir davantage! CHARLES, à part, en la suivant des yeux. Que fait-elle donc?

Il se dirige vers la table.

RIDGER, frappant dans la main de Frédéric. Allons, jeune homme, il faut vous tenir bien chaudement, et désormais, vous garer des voitures... Dans quelque tems je viendrai vous revoir.... tout seul.... ça vous fera plaisir, n'est-ce pas?

CHARLES, à part, en prenant le porteseuille et regardant ce qu'il contient. « Pour les trois " amis! " Trois billets de cent florins chacun... Si j'osais!... ô mon rêve de cette nuit!... Courons sans qu'ils s'aperçoivent de mon absence.

Il sort. Pendant ce tems, Adelphine et Frédéric se sont parlé bas, tandis que Ferdinand entretient Ridger.

SCENE III.

LES Mêmes, excepté CHARLES.

RIDGER. Eh bien! qu'est-ce que vous disiez donc à mademoiselle?

FRÉDÉRIC. Je la remerciais de cette bonne visite qui m'a fait tant de bien!

RIDGER. Mais il faut aussi me remercier un peu; car ensin je l'ai accompagnée cette chère enfant, quand j'ai vu qu'à toutes forces elle voulait venir seule chez un jeune homme... je me suis dit : Ridger, tu es pasteur, mon ami, tu ne dois pas souffrir qu'une de tes brebis s'égare sans t'égarer avec elle.

AIR: Muse des Bois.

Je l'avouerai, ce fut un sacrifice Mais je me dis, dans ma simplicité, De ce péché devenons le complice, C'est faire encore acte de charité L'ange qui règle et le crime et la honte, Ne sera pas insensible à mes vœux, Quand je dirai: mettez ça sur mon compte, Pauvre pécheur, je viens payer pour deux! (bis.)

FERDINAND. Vous êtes un brave homme Albara, aide de Frédéric, conduisant Fer- de curé; et, pour vous récompenser, c'est. vous qui seres l'acte de mariage de Frédé-

RIDGER. Ah! monsieur va se marier?

FRÉDÉRIC. Quand le major aura consenti à me donner la main d'Adelphine.

RIDGER. De mademoiselle Adelphine d'Herlem!.. Comment, ce n'était douc pas que de la reconnaissance?... Mademoiselle, vous m'avez tendu un piége.

ADELPHINE. Mais non, monsieur Ridger, c'était de la reconnaissance aussi.

PRÉDÉRIC. Et de ma part l'amour le plus pur.

ridgen. Et comment voulez-vous que j'acquitte tout cela la-haut? moi qui ne me croyais qu'une petite dette de rien du tout... Savez-vous bien qu'il me faudra des trésors d'indulgence pour que je ne reste pas insolvable... D'ailleurs, qu'avez-vous donc pour aspirer à la main d'une noble et riche héritière?

FERDINAND. Des amis, qui travailleront à son bonheur.

RIDGER. Ce n'est déjà pas mal.

Frádéric. De la confiance dans ma bonne étoile.

RIDGER. C'est bien fait d'espérer... mais si vous n'avez que votre étoile pour dot...

ADELPHINE. Ne suis-je donc pas assez riche pour deux?

FRÉDÉRIC. Sans doute, quand on est bien amoureux l'un de l'autre...

RIDGER, l'interrompant. Un instant.... je suis venu ici pour voir un malade, c'est une des conditions de mon état, et je ne demande pas mieux que de la remplir; mais du moment qu'il s'agit d'entendre un amoureux, cela sort de mes attributions; aussi, ce que j'ai de mieux à faire, c'est de reprendre le chemin de ma paroisse... Allons, venez, mademoiselle.

ADELPHINE. Au revoir, monsieur Frédérie, nous nous retrouverons un jour.

FRÉDÉRIC, tendant la main à Adelphine. Et pour ne plus nous séparer, j'ai pour devise : confiance et courage.

ADELPRISE, lui serrant la main. Moi : amour et obstination.

RIDGER, les separant. Allons... voilà qu'ils se disent des devises maintenant... Je sais bien que la mienne n'est pas aujourd'hui: sagesse et prudence... Mais, venez donc.

AIR : Songe à m'obeir (PRIMA DONNA).

Allons, il fant partir, Le jour fuit, le tems presse, (Apart.) Je fais bien la promesse De ne plus revenir, Allons, il faut partir, etc.
ADELPHINE, FRÉDÉRIC.
Comptons sur l'avenir,
Comptons sur la tendresse,
Un jour l'amour, l'adresse
Sauront nous réunir.
FERDINAND.
Comptez sur l'avenir,
Comptez sur la tendressé,
Notre amitié, l'adresse,
Sauront vous réunir.

A la fin de l'ensemble, Rigder emmène Adelphine, qui se retourne sons cesse du côté de Frédéric. Elle lui tend la main; il court vers elle pour l'embrasser. Le curé, qui s'aperçoit de ce mouvement, veut s'y opposer; Ferdinand se met entre Ridger et les amans comme pour saluer le curé. Frédéric baise la main d'Adelphine; Ridger se cache les yeux dans les mains.

SCÈNE IV.

FREDERIC, FERDINAND.

FREDERIC. Eh bien! qu'en dis-tu... n'est-

ce pas, que c'est un ange?

PERDINAND. Adorable, mon ami; et nous ne partirons pas pour te conserver à elle!... Si fait!... le recruteur peut venir: Charles et moi, nous sommes prêts.

FRÉDÉRIC. Mais, à propos, où donc est-

il, Charles?

PERDINAND. Je ne l'ai pas vu sortir. Mais on monte l'escalier avec précipitation... (Allant à la porte.) C'est lui!

SCÈNE V.

Les Mêmes, CHARLES, accourant.

CHARLES. Mes amis!... mes amis!... réjouissez-vous... nous sommes sauves!...

FERDINAND. Comme il a l'air triomphant!... Tu as donc trouvé de l'argent à emprunter?

CHARLES. Mieux que ça.

PREDÉRIC. Le recruteur t'aurait rendu l'engagement?

CHARLES. Ce n'est rien auprès de ce que j'ai à vous dire.

FREDERIC et FERDINAND. Mais parle donc vite!

CHARLES. Vous savez bien mon rêve de cette nuit?...

FRÉDÉRIC. Eh bien?

CHARLES. Il est réalisé... Tout-à-l'heure, ici, un ange est venu...

FRÉDÉRIG. Adelphine!

CHARLES, Oui, tandis que, tout à ton amour, tu lui parlais de ta tendresse, moi que la passion n'aveuglait pas, je suivais, tous ses mouvemens, je la vis s'approcherde cette table, y déposer mystérieusement un petit portefeuille vert; je m'en empare à la dérobée, il rensermant 300 florins et un petit billet ne contenant que ces mots : | cette poignée d'or aux pauvres de la pa-« Aux trois amis. »

PRÉDÉRIC. Bonne Adelphine.

FERDINAND. Quel cœur généreux!

CHARLES. Cette somme était trop faible pour nous sortir d'embarras... je conçois un projet... j'arrive devant cette maison où tu avais été déjà victime du sort... j'entre, un cercle nombreux entourait le tapis vert, je m'avance, en me disant : risquons ma part... le tiers de notre fortune... le hasard ne scra peut-être pas toujours cruel envers nous... Ah! mes amis, quel moment !..

AIR: Je payais. (Une Bonne Fortune. Musiq. d'Adam.)

Je tremblais, (bis) Mais, mais A vous je pensais; Je tremblais, (bis) Mais Je révais le succès! D'abord je gagne un peu, Puis, je remeis au jeu. Ah! déjà je me sens moins de trouble;

Je ramasse nion or, Je le hasarde encor Et toujours je rassemble le double.

Jé gagnais, etc. Le sort que j'osai braver

M'accordait un avantage; Un seul coup peut me sauver, Me dis-je, allons du courage. Animé par le succès, Je prends mon or, je l'étale; La boule roule, et je fais Rafle de ma martingale!... Je gagnais. (bis.)

Alors tout le monde m'entoure... on m'applaudit, on me félicite... je venais de faire sauter la banque et de gagner cinquante mille florins!

frédéric et ferdinand. Cinquante mille

florius!...

CHARLES.

Ouel bonheur! (bis.) Adieu, sergent reetuteur! Quel bonheur! (bis) Du sort me voila vainqueur! Ah! quel bonheur! (bis.)

Nous paierons le traiteur, Le rôtisseur,

Le confiseur, Ah | quel bonheur ! (bis.) Et le tailleur, Et le coiffeur,

Et le facteur, Et le traiteur,

Ah! quel bonheur! (bis.) Du sort, enfin, je suis vainqueur!

Tenez l'or!... les billets!... (Il jette l'or et les billets sur la table) à nous tout cela mes amis... nos dettes seront payées et nous ne partirons pas !...

FRÉDÉRIC. Vive le jeu! FERDINAND. Vivent les carles! CHARLES. Vive tout! et pour commencer, | parbleu! vous arrivez bien tard!

roisse du bon curé de Steckel.

FRÉDÉRIC et FERDINAND. Deux poignées!..

trois poignées!

ENSEMBLE.

Ils se prennent la main, et dansent en rond autour de la table couverte de pièces d'or.

> Quel bonheur ! (bis.) Adieu, sergent recruteur; Quel bonheur! (bis.) Du sort me voilà vainqueur!

> > Le rideau baisse.

PIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Une partie du pare; à droite et à gauche, deux bosquets en regard au premier plan. Au fond, une galerie éclairée par des lustres, et qui conduit des appartemens du château à la salle de spectacle, où l'on donne un bal La nuit pen-dant tout l'acte, à la rampe et aux deux premiers plans.

SCENE PREMIERE.

LE COLONEL, MILLER, HERMANN.

LE COLONEL. Eh bien! messicurs, que dites-vous de la sête que le prince donne aujourd'hui dans son habitation d été, pour célebrer la naissance d'un héritier à la couronne?

MILLER. Je crois en vérité que tout Munich a fait le voyage de la résidence pour prendre part à ces réjouissances de

HERMANN. Il est vrai qu'elles sont magnifiques!

LE COLONEL. Je le crois bien : nous avons grand opéra... un bal travesti... les plus jolies femmes du pays et les meilleurs vins de France! A propos, j'espère vous présenter ce soir le vieux major Rodenbach, l'oncle de ma future, la charmante Adelphine.

MILLER. Qui doit te sembler d'autant plus belle que sa dot va servir à réparer toutes tes folies de jeunesse.

LE COLONEL. Mais silence !.... je l'entends!...

SCENE II.

Les Mêmes, Le MAJOR.

LE MAJOR. Eh! le voilà, ce cher colonel...

avant le dernier acte de l'opéra.

LE MAJOR. C'est possible : a fait, je dors depuis le commencement... la belle musique me produit toujours cet effet-là..... Dès le premier coup d'archet, l'extase s'empare de moi, ma bouche s'ouvre, mes yenx se ferment, et pour peu que cela se prolonge, je rontle comme une contre-

LE COLONEL. Oui, vous êtes sensible aux charmes des beaux-arts.

LE MAJOR. On ne peut plus sensible... je suis de même devant un beau tableau... je baille comme un imbécille... Et la littérature donc!... voilà ce qui me crispe l'estomac... Tenez, votre future, ma cherc Adelphine, me fait souvent la lecture le soir; eh bien! à peine a-t-elle tourné le premier feuillet, que mon imagination galope, je ne sais plus où je suis... j'ai des nuages sur les yeux, des cloches dans les oreilles, si bien que cette charmante enfant est obligée de me répéter jusqu'à dix fois : « Mais allez donc vous coucher, mon oncle... allez donc vous coucher!...» Que voulez-vous?... je suis impressionnable.

LE COLONEL. Messieurs, je vous présente le commandant de la citadelle de Zizen-

MILLER. Le major Rodenbach est connu de toute l'armée comme un excellent

homme de guerre.

LE MAJOR. Sans doute, je suis un vieux renard... en théorie, et j'ai, pour le prouver, les revues et les manœuvres dont j'assomme ma garnison.

LE COLONEL. Oui, oui, vous tenez vos

soldats sur un bon pied.

LE MAJOR. Pas tous.

AIR: Vaudeville de Turenne.

Mon caporal n'est pas des plus ingambes, Mon brigadier boite tout bas,

J'ai trois hussards qui n'ont que quatre jambes, Enfin, tous mes autres soldais,

Pour eux quatre n'ont que trois bras. Ces braves-là ne sont pas très-solides, L'autorité, qui se moqua de moi, Eût plutôt fait de me donner l'emploi De gouverneur des invalides. (bis.)

LE COLONEL. Heureusement, vous n'avez pas besoin d'une armée pour garder le cœur d'une jeune fille.

LE MAJOR. Je peux dire, sans me flatter, que j'ai eu quelque peine à vous conserver celui d'Adelphine... Il m'a fallu toute ma tactique pour défendre ma nièce contre les ruses de l'un de ces maudits étudians si connus sous le nom de triolet-bleu.

LE COLONEL. Pardon, major, j'étais ici | rival l'un de ces trois mauvais sujets contre lesquels les officiers de notre garnison con-

serveront long-tems rancune.

LE MAJOR. À propos de ma nièce, je l'ai amenée pour la distraire, cette pauvre petite, vous allez la voir; elle est là, dans le bal, sous la protection de la comtesse Vanderlinsbeck. Il faut emporter la place d'assaut, colonel. Jusqu'à présent Adelphine vous a répondu d'une manière assez vague, parce qu'elle est timide... mais, grace au domino bleu que je lui ai fait prendre, elle ne craindra pas de rougir devant vous..... Une déclaration sous le masque... je connais ça : je suis un vieux renard!

LE COLONEL. Je serai tout ce qui dépendra de moi pour obtenir son consentement. Mais voici qu'on se rend dans la salle du bal... ... Allons, messieurs, suivons la cour.

On voit des masques et des pérsonnes en costume de bal traverser la galerie du fond.

Au doux plaisir du bal, La soirée Est ici consacrée Et le prince royal De la fête a donné le signal.

Le major et les trois officiers se mêlent aux personnes qui traversent la galerie après avoir sa-lué le prince qui passe. Deux dominos hleus, qui suivaient les autres s'arrêtent et descendent la scène.

SCENE III.

FREDERIC, FERDINAND.

FRÉDÉRIC. Par ici! FERDINAND. Me voilà!

Ils ôtent leurs masques.

FREDERIC. Ah! maintenant, nous pouvons respirer à notre aise.

PERDINAND. Tu n'as pas aperçu Charles? PRÉDÉRIC. Non... il n'est sans doute pas encore arrivé; mais, grâce aux dominos bleus que nous sommes convenus de prendre tous les trois, nous ne pouvons manquer de le reconnaître.

FERDINAND. C'est juste... L'essentiel est donc de savoir si ton Adelphine est venue

à ce bal.

PRÉDÉRIC. Comment veux-tu le deviner?... l'œil se perd dans cette foule de femmes

masquées qui remplit la salle.

PERDINAND. Ce serait pourtant le seul moyen de découvrir si le major, auprès duquel nous avons inutilement cherché à parvenir depuis quinze jours, sera moins intraitable à présent que nous sommes LE COLONEL. Oni, je sais que j'avais pour l'riches, que nous n'avons plus de dettes, et que nous menons une existence de grands |

seigneurs

PRÉDÉRIC. Mais tout cela ne me donnera pas un nom, une position, une famille

pour mériter la main d'Adelphine. FERDINAND. Qu'importe..... D'ailleurs, Charles n'a-t-il pas da aller ce matin à

l'université de Munich pour demander des renseignemens sur la personne qui t'y avait amené et qui payait ta pension?... peut-être cela nous mettra-t-il sur la voie.

FRÉDÉRIC. Je ne l'espère pas.

FERDINAND. Et tiens, tu vas le savoir, car Charles nous a reconnu, il vient à nous.

SCÈNE IV.

LES MÈMES, CHARLES.

CHARLES, accourant et étant son masque. Ah! vous voilà, mes amis... vous m'attendiez avec impatience, mais, impossible d'aller plus vite. Mes chevaux ont bousculé la chaise à porteur d'un conseiller, éclaboussé les bas de soie d'une altesse, enfin, en entrant, j'ai failli renverser le premier ministre!... ce que c'est que la fortune!

FRÉDÉRIC. Eh bien! as-tu de bonnes

nouvelles?

CHARLES. Non, mais j'ai du latin.

FERDINAND. Comment?

CHARLES. C'est là le seul héritage que les parens de Frédéric paraissent vouloir lui laisser..

FRÉDÉRIC. Explique-toi.

CHARLES. Ce papier, qui fut remis au régent de l'Université, lors de ton admission, est le seul renseignement que j'aie pu obtenir.

PRÉDÉRIC. N'importe, donne toujours... (Lisant.) « Théodore Frédéric, ne le 15 mars 1750, à onze heures, et baptisé le

même jour. »

CHARLES. E, puis, comme je te le disais... du latin pour devise : Virtus sala nobilitas.

FREDERIC. Eh bien! qu'est-ce que ça

prouve?

.FERDINAND. Ça prouve que tu as vingt

GHARLES. Et que tu n'es pas baron, puisqu'on te prévient que tu n'as que ton courage pour noblesse... et on ne te prêtera rien là-dessus à la banque de Francsort.

FERDINAND. Et le major ne t'en donnera

pas plus vite la main de sa nièce.

FRÉDÉRIC. Le sort se joue cruellement de . moi l

et des demain, nous mettre en route pour chercher ta famille... et nous la retrouverons, fût-ce dans le cratère du Vésuve. ou sous le saut du Niagara.

AIR: de Préville et Taconnet. Pour mieux courir nous avons équipage, Un gros cocher, deux énormes laquais, Nous sémerons l'or sur notre passage, Et nous paierons double à tous les relais, On nous prendra pour trois banquiers anglais! Ton père est sourd au cri de la nature, Mais ton argent d'abord l'éblouira, Et sur-le champ son cœur s'attendrira. En te voyant arriver en voiture, Va, sois-en sur, il te reconnaîtra. (bis.)

FERDINAND. Mais, nous reparlerons de ça demain, l'essentiel en ce moment est de rejoindre ton Adelphine, s'il est possible.

FRÉDÉRIC. Tu as raison, rendons-nous

tous les trois,...

CHARLES. Tous les trois... y penses-tu?... On reconnaîtrait bien vite le triolet bleu à la couleur de notre costume... on nous intriguerait... on nous mystifierait, et le major se défierait de nous... établissons plutôt ici notre quartier-général et séparons-nous... toi, Ferdinaud, tu vas prendre par cette allée, moi, par cette galerie, et nous nous rejoindrons dans la salle de bal.

FRÉDÉRIC. Allez, mes amis, et vous me retrouverez ici... au rendez-vous.

AIR : Final du 2º acte de Sophie Arnoult.

Sois certain | qu'un jour J'espère

L'hymen viendra { te me } payer de { ton mour.

Et nous rirons tous Du sort jaloux Qui s'est moqué de nous.

(Charles sort par la droite, et Ferdinand par la gauche.)

SCENE V.

FREDERIC, puis le COLONEL.

FRÉDÉRIC, tenant toujours le papier. Virtus sola nobilitas! il me semble que j'ai vu cette légende quelque part!.. je ne sais... sur un écusson armorié... aux panneaux d'un carosse... sur la porte d'un château... mais, quelle folie à moi de me croire quelque chose dans le monde!.. je ne suis qu'un pauvre étudiant... bien amoureux et sans espoir d'obtenir celle qu'il aime... encore, si je pouvais la retrouver à ce

LE COLONEL, entrant. Le major m'e promis d'envoyer Adelphine du côté du jar-GRARLES, Eth bien! if faut jouer avec lai, | din , pour me ménager une entrevue avec elle... tâchons de profiter de l'occasion | mariage !... oh ! c'est ce qu'il faudra voir... pour me déclarer tout-à-fait.

PRÉDÉRIC. Quelqu'un!..

Il remet son masque.

LE COLONEL, l'apercevant. Un domino bleu!.. voilà bien la couleur que m'a indiquée le major... et, si j'en crois cette jolie tournure... c'est elle!

frederic. Comme cet officier me re-

garde!.. pour qui me prend-il?

LE COLONEL, avec galanterie. Beau masque, tu cherches bien la solitude.

FRÉDÉRIC. C'est pour éviter les en-

nuyeux.

и́в согомег. Si tu veux, je te tiendrai]com-

pagnie.

frédéric. Ce n'est peut-être pas le moyen que je suye ce que je veux éviter. LE COLONEL. Ah! tu me railles... tu

voudrais m'intriguer par cette plaisanterie, mais, je t'ai reconnue à ta voix douce, à la tournure séduisante.

frédéric. Tu es bien heureux d'avoir

reconnu tout cela.

LE COLONEL. Si heureux, que je sollicite de toi la faveur de lire dans ta jolie main tout ce que tu refuses de me dire.

Il lui prend la main.

frédéric, *la retirant.* Ma jolie majn n'a jamais servi de livre à personne et ne t'en dira pas plus que je ne veux que tu en

LE COLONEL. Tu es bien intraitable, beau masque... ton oncle m'avait promis pourtant que tu te rendrais à mes vœux.

FREDÉRIC. Mon oncle ne peut rien pro-

mettre pour moi.

LE COLONEL. Le major Rodenbach a pourtant quelque droit sur sa nièce Adelphine.

prédéric, à part. Adelphine!... qu'en-

tends-je? il me prend pour elle.

LE COLONEL, Ah! tu t'es troublée!... eh bien! donteras-tu encore que je t'ai reconnue?.. allons cesse de feindre... réponds à l'amour de celui qui t'aime... et ne me repousse pas, comme tu le fais toujours.

FRÉDÉRIC, à part. Ah! j'ai un rival!... et elle le repousse... c'est bon à savoir.... (Haut et d'un air timide.) Monsieur, ce

LE COLONEL. M'est bien permis... n'ai-je

pas le droit de te parler ainsi?

FRÉDÉRIC, à part. Diable! le droit! colonel... ce mot...

LE COLONEL. Est déplacé, je l'avoue, mais, dans huit jours ne serai-je pas votre

raidiate, à part. Dans huit jours les un l

(Haut.) Mais qui donc, colonel, vous a si bien instruit de ma présence en cas lieux?

LE COLONEL. Je peux vous le dire à présent; c'est le major qui vous a envoyée seule près de cette allée, pour me ménager un entretien duquel mon bonheur va dépendre.

FRÉDÉRIC, à part. Près de cette allée.... elle doit y être encore... si je pouvais...

LE COLONEL. Mais pour me permettre d'achever de plaider ma cause, consentez à vous asseoir avec moi, quelques instans, sous ce bosquet.

fredéric, à part. Ce n'est pas là mon compte... (Haut.) Avec vous je ne puis,

colonel.

SCENE VI.

Les Mêmes, CHARLES, sortant de la salle de bal et tenant son masque à la main.

CHARLES. Impossible de rejoindre Ferdinand... Que vois-je! Frédéric en têteà tête avec un officier!

LE COLONEL, à Frédéric qui résiste. Eh bien! vous hésitez encore.

FRÉDÉRIC, apercevant Charles. Je ne me trompe pas!... Charles!... je suis sauvé!

Il lui fait signe d'approcher.

CHARLES, remettant son masque. Que me veux-tu?

PRÉDÉRIC, bas et très-vite. Je suis avec mon rival qui me prend pour Adelphine... elle est là, près d'ici... il faut que je lui parle... remplace-moi près de cet homme.

CHARLES. Comment, tu veux? FRÉDÉRIC. Chut!,.. tais-toi!...

Le colonel est entré dans le bosquet, il tient la main de Fredéric, qui est encore en deliors et résiste toujours ; ce dernier retire, sa main et fait un mouvement en arrière. Charles s'avance et se trouve à sa place ; le colonel veut rattraper la main qui lui échappe, et prend celle de Charles, qui cède à ses instances. Frédéric sort.

SCENE VII.

CHARLES, LE COLONEL.

LE COLONEL. Approchez... j'ai encore tant de choses à vous dire.

CHARLES. Volontiers. (A part.) Qu'est-ce qu'il a donc à me dire?... jolie position pour un étudiant!

LE COLONEL. Maintenant que vous voilà seule avec moi, j'espère que vous m'avoue• rez que je ne vous déplais pas.

CHARLES. Moi, monsieur... (A part.) No faisons pas la cruelle avec lui... j'en serai plus tôt débarrassé.

LE COLONEL. Vous vous taisez encore?... dites au moins, ce que je peux espérer.

CHARLES. Mais... tout ce qui vous fera plaisir.

LE COLONEL. Quelle aimable ingénuité!.. vous convenez donc enfin, que vous comblerez tous mes vœux, et que dans huit iours...

CHARLES. Monsieur, si ça peut vous être agréable...

LE COLONEL. Ah! je suis trop heureux! et maintenant, je l'espère vous ne me priverez pas du plaisir de presser votre jolie main sur mon cœur.

mon Dieu! je n'y vois pas le moindre inconvénient. (A part.) Il est enragé ce colonel.

Ils sont assis sous le bosquet de droite.

LE COLONEL.

AIR: Aux bords heureux du Gange. (LE DIEU ET LA BAYADERE.)

Ici l'amour me tente.

CHARLES.

Vraiment, l'amour vous tente.

LE COLONEL.

Ah! daignez m'excuser.

CHARLES.

Je puis vous excuser.

LE COLONEL.

Sur cette main charmante.

CRARLES

Sur cette main charmante?...

LE COLONEL.

Je veux prendre un baiser.

CHARLES.

Prenez donc un baiser.

Le colonel lui baise la main avec transport.

Ah! quelle nuit charmante!
J'ai reçu votre foi.
Un tel bonheur m'enchante!
Vous serez donc à moi!
CHARLES, à part.
L'aventure est plaisante!
Mais, c'est assez, je croi,
Car le rôle d'amante,
N'est pas de mon emploi.

CHABLES, à part. Ah ça! mais, est-ce que Frédéric va me laisser là jusqu'à demain en tête à tête avec un hulan?...

LE COLONEL, à part. Le major est peutêtre inquiet de sa nièce; il est loin de se douter de mon bonheur...

Il continue de parler bas à Charles.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE MAJOR, FERDINAND.

LE MAJOR, donnant le bras à Ferdinand.

MÊME AIR:

Mais, viendras-tu, ma nièce...

ferdinand, à part.

Feignons d'être sa nièce.

LE MAJOR.

Je voulais, entre nous...

FERDINAND.

Eh bien! que vouliez-vous?

LE MAJOR.

Te peindre la tendresse....

FERDINAND.

Me peindre la tendresse...

LE MAJOR.

De ton futur époux.

FERDINAND,

J'aimerai mon époux.

LE MAJOR, à part.

Ah! quelle nuit charmante!
Il recevra ta foi,
Cet aveu qui m'enchante,
Te rend digne de moi.
FERDINAND, à part.
L'aventure est plaisante,
J'engage ici ma foi!
Le quiproquo m'enchante,
Remplissons mon emploi!

LE MAJOR, faisant asseoir Ferdinand sous le bosquet de gauche. Tiens, reposons-nous un peu sous ce bosquet, je suis horriblement fatigué!... voilà une heure que tu me fais promener... Ah ça! tu conviens donc enfin que tu ne penses plus à ce jeune fou... et que tu épouseras le colonel, mon protégé?

FERDINAND, imitant la voix d'Adelphine. Je vous le jure, mon bon oncle... autant que cela dépendra de moi...

ensin raisonnable. Je suis un sin renard... et j'étais sûr d'arriver à mon but.

LE COLONEL, toujours sous le bosquet de droite, à Charles. Vous avez perdu tout souvenir de ce mauvais sujet d'étudiant qui aspirait à votre main?

CHARLES. Oui, colonel. (A part.) Mauvais sujet!... je voudrais que Frédéric fût là pour rire aux dépens de cet impertinent.

ENSEMBLE

SCENE IX.

Les Mêmes, CHARLES, FERDINAND. LE MAJOR ET LE COLONEL, dans les bosquets; FREDERIC, ADELPHINE, toujours en dominos, mais sans masques, entrunt par le fond de l'allée.

FRÉDÉRIC.

MÂME AIR.

Quel moment plein d'ivresse!

ADELPHINE.

Quel moment plein d'ivresse!

FREDÉRIC.

Loin des regards jaloux,

ADELPHINE.

Loin des regards jaloux!

FRÉDÉRIC.

Par ma vive tendresse.

ADELPHINE.

Par ma vive tendresse,

FRÉDÉRIC.

Je jure d'être à vous!

ADELPHINE.

Je jure d'être à vous!

PRÉDÉRIC et ADELPHINE. Ah! quelle nuit charmante!

J'ai recu votre foi.

Cet aveu qui m'enchante, Va vous unir à moi.

LE MAJOR el LE COLOWEL.

Ah! quelle nuit charmante! etc.

CHARLES et FERDINAND. L'aventure est plaisante ! etc.

LE COLONEL, à Charles. Il se lève et sort du bosquet. On vient... acceptez mon bras. LE MAJOR, même jeu. Quelqu'un ici!... Venez avec moi, ma nièce.

ADELPHINE et BRÉDÉRIC. Ciel! { mon oncle ! le major!

tout est perdu!

LE MAJOR. Ma nièce!

LE COLONEL. Adelphine ici!

LE MAJOR. Et qui donc avais-je sous le

FERMINAND. Eh! parbleu! moi... Ferdinand Burger, à qui vous avez fait promettre d'épouser M. le baron de Lieven.

LE COLONEL. A qui donc ai-je déclaré mon amour?

CHARLES. A moi, colonel.... Charles Welstein, qui vous fait compliment de votre galanterie.

LE COLÒNEL. Encore le triolet bleu!

LE MAJOR, furieux. En effet, un, deux, trois, quatre dominos blens l... on ne s'y reconnect plus line

ADELPHINE, s'approchant. Mon oncle, pardonnez...

LE MAJOR, prenant le tras de sa nièce. l'aisez-vous, mademoiselle, et suivez-moi... (A part.) A présent, je vois tout bleu.

> CHARLES, FRÉDÉRIC el FERDINAND. AIR: Ah! j'étouffe de colère! (PHILTRE CHAMPENOIS.)

Ah! la drôle d'aventure!

lci, tout va, je le jure, Pour le mieux! (bis)

Le tour est délicieux! Il faut, grâce à notre adresse, Pour lui souffler sa maîtresse,

Ou'il retrouve en tout lieu Le maudit triolet bleu!

LE MAJOR et LE COLONEL.

Quelle effroyable aventure ! Même ici me faire injure! C'est affreux! (bis)

D'honneur je suis furieux!

En dépit de (mon) adresse

Faut-il, auprès de { ma } nièce,

Retrouver en tout lieu Ce maudit triolet bleu!

ADELPHINE.

Quelle fâcheuse aventure! Le sort m'en veut, je le jure; Faut-il donc, en ces lieux, Perdre l'objet de mes vœux! Ah! je l'aimerai sans cesse! Toi qui connais ma tendresse,

O mon Dieu! o mon Dieu! Sauve le triolet bleu!

Le major sort avec Adelphine.

SCENE X.

CHARLES, FREDERIC, FERDI-NAND, LE COLONEL, puis MILLER ET HERMANN.

LE COLONEL. Nous voilà seuls.... Messieurs, vous savez que depuis long-tems c'est un compte à régler entre vous et tous les officiers de la garnison.

FREDÉRIC. Volontiers! et voici mes témoins.

CHARLES. Y pense-tu?... C'est moi qui ai mystifié le colonel, je réclame l'honneur de me battre avec lui.

ferdinand. Du tout, c'est à moi.

LE COLONEL. Patience! messieurs, patience! vous serez tous trois satisfaits, car j'aperçois deux officiers de mes amis... ce sera partie à six!

CHARLES, FRÉDÉRIC, FERDINAND. Accepté! LE COLONEL, à Hermann et Miller qui entrent. Eh! arrivez donc, messieurs, je vous attendais avec impatience... Je vous présente le triolet bleu... il s'agit d'acquitter nos dettes envers lui.

CHARLES, saluant. Flatte de la rencontre, messieurs...

Digitized by Google

MILLER. Je vais vous chercher des armes.

Il sort un instant.

CHARLES. Celui-ci nous convient.... on danse là-bas... nous pouvons tranquillement nous tuer ici.

FERDINAND. Habit bas.

Ils ôtent leurs habits.

cœur.

MILLER, rentrant. Voici les armes.

Ils prennent chacun leur épée.

FERDINAND. En garde maintenant.

CHABLES. Un instant!... (A Frédéric et Ferdinand.) Mes amis, il y va de la vie!...

avant de la risquer... en avant notre refrain chéri?

CHARLES, PRÉDÉRIC et FERDINAND.

Même air qu'au final du 2 acte.

Éternelle amitié! Notre sort est lié.

Entre nous, désormais, tout sera de moitié; Soit misère ou grandeur,

Soit fortune ou malheur;
A tous trois nous n'avons qu'une vie et qu'un

rous. En garde!

Il s'alignent et croisent le fer; après quelques secondes de combat, le rideau baisse, au moment où le triolet bleu paraît devoir être vainqueur.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

La plate-forme d'une citadelle; au fond, les remparts, près desquels est une guérite; à droite, une tourelle, avec une porte ouvrant sur le théâtre et une petite porte de caveau; à gauche, un corps de logis avec fenêtre; au fond, la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MAJOR, RIDGER. Ils sont assis près d'une table; le major fume.

RIDGER. Et il y a deux mois, le vieux baron de Steckel mourut en laissant des biens immenses sans qu'il se présentat un heritier en ligne directe.

LE MAJOR. Parbleu! cela devait être, puisque depuis vingt ans il avait perdu sa propre fille, sans qu'elle même laissât

RIDGER. Du premier lit, sans doute... mais du second?

LE MAJOR. Comment, mademoiselle de Steckel s'était remariée ?

RIDGER. A l'insu du vieux baron et avec son jeune secrétaire, trop pauvre pour que cette union disproportionnée pût être déclarée... aussi, resta-t-elle un secret pour tout le monde, excepté pour moi, qui, en ma qualité de curé de la paroisse de Steckel, ai baptisé, il y a dix-huit ou viugt ans, un joli petit baron en expectative... sans que son vieux grand-père se doutât de son existence.

LE MAJOR. Bah!... et qu'est devenu le

petit bonhomme?

RIDGER. C'est ce que je ne sais pas plus que vous... car, ce matin, je n'ai quitté le presbytère de Steckel que pour aller à l'Université de Munich demander de ses nouvelles, ce qui n'avancera pas beaucoup les affaires de la succession, puisqu'on n'a pu me donner aucun renseignement sur son sort.

LE MAJOR. Et vous n'avez pas voulu repartir sans visiter votre ancien ami.

RIDGER. Et m'informer en même tems de la santé de votre charmante nièce, ainsi que de celle de votre jeune prisonnier.

LE MAJOR. Ah! ah! monsieur Frédéric... vous avez bien de la bonté... il n'a que ce qu'il mérite...à la sortie d'un bal, et presque en présence du souverain, oser, avec ses deux garnemens d'amis, renouveler le combat des trois Horaces contre les trois Curiaces!

RIDGER. Dam! on est jeune, amoureux et brave... c'est dans l'ordre des choses... autrefois vous en auriez fait autant qu'eux.

AIR d'Aristippe.

Avec ardeur on se bat et l'on aime, C'est un plaisir à l'âge de vingt ans; Plus tard, hélas! il n'en est pas de même, Quand les hivers succèdent aux printems. (bis.) Excusons donc les erreurs de jeunesse, Dès qu'un coupable a pour lui l'avenir; Car Dieu, je crois, nous donna la vieillesse Tout exprès pour nous repentir. (bis.)

Aussi, cela ne serait rien, sans la blessure que M. Frédéric a reçue.

LE MAJOR. Morbleu! celle qu'il a donnée au colonel, son adversaire, est encore plus dangereuse, puisqu'on craint pour ses jours, et que sa famille, puissante auprès du prince, a obtenu de lui l'ordre d'ensermer M. Frédéric dans cette citadelle jusqu'à ce qu'un arrêt exemplaire soit prononcé contre lui avec toute la sévérité de nos dernières lois sur le duel.

RIDGER.. Mais alors il y va de sa vie !... oh! c'est bien cruel... pour une étourderie de jeunesse!

Digitized by Google

LE MAJOR. Sans doute... se battre c'est pardonnable... mais me mystifier dans un bal masqué!... Heureusement ici je suis plus difficile à tromper... si la garnison commence à tomber en ruines, j'ai écrit à Munich qu'on m'envoyât un détachement du beau régiment des cadets qui s'y trouve en garnisou.

RIDGER. Ne fallait-il pas demander le régiment tout entier pour garder un seul

homine?

LE MAJOR. Chut! j'aperçois le prisonnier qui sort de son logement, pas d'explications devant lui.

SCENE II.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC. Salut à monsieur le major!... Que vois je! M. Ridger ici! quel heureux hasard vous amène à la citadelle?

RIDGER. Le désir de vous revoir et de vous exprimer toute la peine que m'a cau-

sée votre malheureuse affaire.

FRÉDÉRIC. Ne me plaignez pas, monsieur Ridger, mes deux amis ont échappé à tous les dangers!... à toutes les recherches!... moi seul serai puni pour eux!... vous voyez bien que je suis le plus heureux des trois.

LE MAJOR. Ah! je sais bien ce qui vous fait parler ainsi... la présence de ma nièce dans ce logement, dont la fenêtre donne en face de la vôtre... le malheur a voulu qu'elle habitat avec moi cette forteresse quand on vous a envoyé il y a trois jours... mais je suis un vieux renard... j'ai donné des ordres formels... et, dès demain, votre croisée sera murée, et ma nièce partira pour aller passer le reste de la saison à Munich chez sa tante!

FRÉDÉRIC. Oh! monsieur le major!

SCENE III:

Les Mêmes, le Caporal SCHNICK.

LR CAPORAL. Major.... le détachement que vous avez fait demander vient d'entrer dans la citadelle.

LE MAJOR. Ah! vivat!.... maintenant nous sommes en force! C'est bien, caporal Schnick, je vais le recevoir.... Vous voyez, monsieur Frédérick, qu'il ne vous reste plus guères d'espoir d'évasion.... pourtant, pendant mon absence, vous allez rentrer dans votre appartement.

RIDGER. Eh quoi! craindriez-vous donc de le laisser seul avec moi.... qui suis ordinairement chargé de ramener les brebis | selle, que vous ne pouvez rester là!... que

égarées.

LE MAJOR. Oh! des que j'aurai tourné les talons, je gage que la jeune colombe viendra roucouler à cette fenêtre... mais je mets tout sur votre responsabilité de curé. et si Adelphine paraît ici, promettez-moi d'intercepter toute communication entre les tourtereaux.

RIDGER. Mais pourtant, mon ami...

LE MAJOR. Pas de réplique; je commande en maître dans cette place, et tout le monde doit se soumettre à mon ordre du jour. Suivez-moi, caporal Schnick.

Il sort suivi du caporal.

SCENE IV.

RIDGER, FRÉDÉRIC.

RIDGER. Vous voyez, mon jeune ami, qu'en son absence, toute tentative pour revoir Adelphine serait inutile.

FREDERIC. Oui, monsieur Ridger ... mais.

attendez... j'ai cru entendre...

RIDGER, prétant l'oreille. Quoi donc? FREDERIC. Comme le froissement d'une robe... elle a sans doute vu partir son oncle et elle est descendue.

RIDGER.. Ah! mon Dieu! c'est vrai..... et le major qui m'a placé là en sentinelle avancée pour veiller sur l'ennemi!...

FRÉDÉRIC. Vous veillerez à ce qu'il ne

vienne pas nous interrompre.

RIDGER. Du tout, du tout!... je suis à mon poste... c'est un poste d'honneur..... je dois le défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Il se promène comme une sentinelle. FREDERIC. M. Ridger, au nom du ciel, laissez-vous attendrir!

SCENE V.

Les Mêmes, ADELPHINE.

ADELPHINE, entrant. C'est moi, j'ai apperçu monsieur Ridger, et je suis accourue.

FRÉDÉRIC, allant à elle. Chère Adelphine! je puis enfin me retrouver près de vous!

RIDGER, se plaçant entre eux. Arrière. soldats... ou j'appelle toute la garnison! et je fais feu !..

ADELPHINE, reculant effrayée. Ah! mon Dieu!

RIDGER. Ne craignez rieu, je n'ai pas de fusil... et d'ailleurs, j'aurais trop peur de vous faire mal... (Ils se rapprochent.) Seulement, je dois vous prévenir, mademoij'ai l'ordre d'intercepter toute communication entre vous et M. Frédéric ... M. le major a mis tout sur ma conscience, et quand on me prend par là, c'est plus fort pour moi qu'une bulle du pape.

FRÉDERIC, d'un ton suppliant. Monsieur

Ridger, vous êtes si bon!

ADELPHINE, de même. Si tolérant! FRÉDÉRIC. Si aimable!

ADELPHINE. Si complaisant!

RIDGER, attendri. Hein!... vous croyez que je suis... au fait, on me l'a toujours dit. (Pendant cet aparte , Adelphine et Fredéric se reculent, et se parlent derrière Ridger.) (A part.) Ces pauvres enfans! ils me font une peine! pourquoi faut-il que mes fonctions et mon caractère... Oh! quelle idée!... oui... comme cela je ne risque rien... écoutez moi...

ADELPHINE et FRÉDÉRIC, se rapprochant.

Quoi donc?...

RIDGER. M. le major m'a défendu de vous laisser parler l'un à l'autre, mais 🛚 il ne m'a pas defendu que vous me parliez à moi; or donc, si vous avez quelque confidence muluelle à vous faire.

ADELPHINE et FRÉDÉRIC. Eh bien?

BIDGER, leur prenant la main. Eh bien! adressez-les-moi... je les recevrai de l'un pour l'autre, qui y répondra de même.. comme ça vous pourrez vous dire les choses les plus aimables et les plus tendres sans que j'aie manqué à ma consigne.

FRÉDÉRIC. Oh! la bonne idée! ADELPHINE. Comment! vous voulez que je vous dise tout ce que je dirais à M. Fré-

déric?

RIDGER. Oui; mais surlout, mes enfans, de la modération; songez à l'habit que je porte. Allons, voyons, placez-vous là, et dépêchons.. si M. le major allait revenir.. (A Frederic.) A vous d'abord, jeune homme... (A part.) Voilà peut-être la première fois qu'un curé... (Haut.) Y êtesvous?

Il est toujours placé entre les deux jeunes gens.

RRÉDÉRIC, lui pressant la main avec tendresse.

AIR du Bal d'Ouvriers.

Ah! daignez entendre L'aveu le plus tendre Qu'un amant discret Vous fait en secret.

RIDGER. Bien! (A Adelphine.) A vous, maintenant.

ADELPHINE, même jeu.

Depuis votre absence, A vous seul je | ense !... Pour vous mon mour Sastant spadne tone:

RIDGER. Parfait! (A Frédéric.) Conti-

FRÉDÉRIC.

Tendresse.et constance Espoir, consiance,

Un jour plus heureux Nous attend tous deux.

RIDGER. Je l'espère... Allez toujours.

FRÉDÉRIC.

Pour prix de ma flamme, Devenez ma femme ...

RIDGER, l'arrêtant. Comment vous voulez... ah! bien, bien! j'oubliais...

Mon sort le plus doux, Serait d'ètre à vous.

Ah! vraiment, C'est charmant! Et plus je les entends, Plus je sens

Oue l'on est heureux à vingt ans.

Ab! vraiment, etc. FRÉDÉRIC ET ADELPINE. Ici, plus je l'entends, Plus je sens Mes tourmens

ENSEMBLE.

Se calmer (bis) à ses doux accens.

RIDGER. Dieu! j'entends la voix du major !... Eh! vite, à mon poste.

Frédéric et Adelphine s'éloignent de lui précipitamment, et il recommence à se promener entre eux comme une sentinelle.

SCENE VI.

LES MÊMES, LE MAJOR, SCHNICK.

LE MAJOR. Caporal Schnick, vous donnerez du vin à discrétion aux hussards... je veux qu'ils fêtent leur arrivée à la forteresse le verre à la main.

SCHNICK. Oui, mon major.

Il sort.

LE MAJOR. Superbe régiment que celui des cadets!... tous braves, de quatre pieds huit pouces, et qui auront des moustaches... quand elles leur seront poussées... Eh bien! que vois-je?... ma nièce ici!... malgré ma défense!

BIDGER. Pas d'emportement, major; vos ordres ont été exécutés à la lettre... les deux jeunes gens n'ont parlé qu'à moi..... ma tâche est terminée, et je dépose les

armes.

LE MAJOR, prenant le bras d'Adelphine. C'est bien... mais, moi, j'empêche une jonction entre les deux corps d'armée... li'ordonne à l'aile droite de retourner dans ses retranchemens, autrement dit dans sa chambre; quant à l'aile gauche, elle peut bivouaquer ici, si bon lui semble.

niden. En ce cas, la sentinelle avancée n'a plus rien à faire dans le camp, elle demande donc à battre en retraite, vu qu'on l'attend à Steckel pour sonner l'angelus.

LE MAJOR. Accordé.

RIDGER. Avant de me mettre en route, je demande la permission d'embrasser l'aile droite.

ADBLPHINE. Oh! bien volontiers!...

LE MAJOR. Je n'y vois pas d'inconvéniens.

Ridger embrasse adelphine, qui le remercie par un signe.

RIDGER. De serrer la main de l'aile gauéhe. (Il serre la main de Frédéric, qui lui fait également un signe d'intelligence.) Et de souhaiter le bonjour au général en ches.

RIDGER. Adieu, major! au revoir...

Adelphine rentre dans le corps de logis de gauche, après avoir échangé un adieu avec Frédéric et avec Ridger, qui sort par le fond.

SCÈNE VII.

LE MAJOR, FREDERIC, puis CHAR-LES.

MAJOR. Ah ça! mon jeune ami, maintenant que la trève est conclue, si vous voulez vous livrer à tous les plaisirs que l'on goûte dans ma citadelle... voici la plate-forme pour vous promener... et une pipe pour tumer.

FRÉDÉRIC. Merci, major... je n'ai pas

besoin de ça!

Le major va se remettre à la table, et s'apprête à fumer de nouveau.

CHARLES, en uniforme de hussard bleu ciel.

Il tient d'une main le fourreau de son sabre, et de l'autre un porte-manteau de cavalier. Imitant le ton et les manières d'un
soldat étourdi par le vin, il entre en chantant:

Entends-tu la trompette guerrière, Qui t'appelle, qui t'appelle dans la carrière?

LE MAJOR. Quel est ce jeune hussard qui vient encore nous interrompre?.. Que voulez-vous, mon camarade?

charles. Permettez-moi, mon major, de vous offrir d'abord mes hommages et mes civilités respectueuses.

FREDERIC, le reconnaissant. Que vois-je! Charles, sous cet uniforme! (S'approchant de Gharles.) Comment, c'est toi?...

CHARLES, à voix basse. Ne fais pas semblant de me connaître, où tout est perdu! (Haut au major.) Je fais partie du détachement qui vous a été envoyé de Munich, et comme vous avez poussé l'attention jusqu'à nous faire distribuer du vin qui est presque aussi vieux que votre moustache, je suis venu vous adresser les remercimens que tout soldat doit à son supérieur quand il est respectable et qu'il lui paie à boire.

LE MAJOR. Flatté du compliment...
FRÉDÉRIC, bas à Charles. Comment t'es-

tu introduit ici?

CHARLES, de même. Tu le sauras plus tard. Ferdinand est avec moi... mais chut!

pas un mot!

LE MAJOR. Avant tout, mon ami, le devoir d'un militaire est de rester au quartier, quand il n'a pas l'ordre d'en sortir.

charles. Un instant, mon major... je ne me serais pas risqué, si je n'avais pas eu des raisons plausibles et suffisantes!... la nature avant tout... et quand depuis vingt ans on n'a pas eu le bonheur de revoir son parrain.

LE MAJOR, étonné. Son parrain?

FRÉDÉRIC, à part, étouffunt son envie de rire. Son parrain!

ze majon. Et qui donc, ici, jeune homme, peut avoir l'avantage d'être votre parrain... est-ce que, par hasard, M. Frédéric?... Oh! oh! oh! quelle folie! ils sont du même âge!

CHARLES. Comment, mon major, vous ne reconnaissez pas sous mon uniforme le petit poupon que vous avez tenu il y a vingt ans sur les fonts baptismaux.

LE MAJOR. Attendez donc : est-ce que, par hasard, vous seriez le fils de mon ami Ludmann.

CHARLES. Christian Ludmann, du régiment des cadets... et en voici la preuve... une lettre de mon père qui me recommande à vous.

Il tire une lettre de son porte-manteau.

LE MAJOR, lisant la lettre. Oui, ma foi, c'est cela même.... Eh! embrasse-moi donc, cher enfant!...

CHARLES. Avec plaisir, mon parrain.

Ils s'embrassent.

FREDERIC, à part. Il le reconnaît, c'est superbe.

tree, tu m'aideras à veiller sur mon jeune prisonnier, M. Frédéric... Allons, messieurs, approchez-vous l'un de l'autre, et donnez-vous la main... entre jeunes gens en a bientét fait connaissance...

Mon parrain, c'est déjà fait.

LE MAJOR. Ah! ça, mon cher filleul, il ne faut pas que le plaisir de te revoir me fasse oublier que suis commandant de la forteresse de Zizendorf. (A part.) Il ne serait pas prudent de laisser ma nièce libre au milieu de ces jeunes étourdis... allons l'enfermer à double tour.

Il va fermer la porte.

CHARLES. Comment, vous nous quittez? LE MAJOR. Oui, mon brave, la nuit ne va pas tarder à venir, et d'ici là, j'ai à faire une ronde de sûreté dans la citadelle... pendant mon absence, je te confie la garde de M. Frédéric.

FRÉDÉRIC. A lui?...

CHARLES, bas à Frédéric. Tais-toi donc! Ici le jour commence à haisser. Nuit complète à la fin de l'acte.

LE MAJOR. Sans doute, à lui... Avec un gaillard comme ça on peut être tranquille, n'est-ce pas, mon filleul, d'autant plus que, selon mes ordres, on vient de poser une sentinelle de ce côté... voyez plutôt...

Ferdinand paraît en sentinelle dans le fond.

FRÉDÉRIC. Ferdinand!

CHARLES, à part. Ne t'inquiète pas, tout

LE MAJOR. Au revoir, messieurs, je suis à vous dans un instant.

SCENE VIII.

LES Mêmes, excepté LE MAJOR.

FRÉDÉRIC, l'observant. Il ne peut plus nous entendre.

CHARLES. En ce cas, ne perdons pas de tems, et pressons la reconnaissance... sentinelle, avancez à l'ordre.

FERDINAND, s'avançant. Présent!

FRÉDÉRIC, les embrassant. Mes bons amis, que je vous dois de remercîmens pour les dangers que vous avez bravés!

PERDINAND. Laisse donc! quandil s'agissait de ta vie !... nous aurions mieux aime nous faire mettre en prison, exprès pour mourir avec toi!

PRÉDÉRIC. Au moins, il ne vous est arrivé aucun accident depuis notre séparation?

CHARLES. Aucun! forcés de nous cacher àla suite de ce duel maudit, nous ne pensions qu'au plaisir de te revoir, et au danger qui devait menacer tes jours... nous cherchions le moyen de te rejoindre à tout prix... quand ce matin nous apprenons qu'un détachement doit se rendre de la ville voisine

CHARLES, serrant la main de Frédéric. Là cette citadelle : informations prises, le sous-officier qui le commande se trouve être Christian Ludmann, un de nos anciens camarades de l'Université et filleul du ma-

> FERDINAND. Ton malheur l'intéresse... il cède à notre prière, nous donne la lettre qu'il devait remettre lui-même au major, consent à augmenter d'un homme le nombre des soldats qu'il commande, et nous voilà pour te sauver.

FRÉDÉRIC. Mais comment espérez-vous y

parvenir?

CHARLES Je n'en sais rien encore, mais le ciel, qui jusqu'à présent a veillé sur nous, ne peut nous abandonnerdans une si grave circonstance !... aussi, confians dans sa protection et dans notre bonne étoile, nous avons, à tout hasard, gagné un pêcheur qui amènera sa barque sur l'eau des fossés des qu'il fera nuit...

FERDINAND. Si nous échappons à tous les regards, une fois au large, des chevaux nous attendent, nous quittons l'Allemagne où les limiers de la police nous traqueraient bientôt comme des lièvres; nous traversons la frontière, nous entrons à Strasbourg...

CHARLES. Et une fois en France, nous

crions : vive la liberté!

FRÉDÉRIC, les tenant embrassés tous deux. Oh! mes amis, mes frères!... que le ciel exauce vos vœux.

TOUS TROIS.

AIR du Pré aux Clercs.

Il faut agir avec prodence, Que rien ne puisse nous trahir; Courage, adresse et patience, C'est le moyen de réussir.

CHARLES.

Toi qui connus toujours notre amitié si pure, Dicu du triolet bleu, daigne ici t'attendrir, Et rends-nous tous les trois libres, je t'en conjure, Ou, tous trois, laisse-nous mourir!

(On entend la voix du major.)

FERDINAND. J'entends l'ennemi,

CHARLES. Au large!... et chacun à son poste... (A Ferdinand.) Toi, retourne en faction. (A Frédéric.) Toi, dans la tourelle avec ce porte-manteau ou tu trouveras un uniforme pareil aux nôtres, pour échapper aux recherches de la police... quant à moi, je reste pour surveiller le major et chercher un moyen de nous sauver tous trois.

ENSEMBLE.

Il faut agir avec prudence, etc.

(Frédéric, muni du porte-manteau, entre dans la tourelle; Ferdinand se remet en faction.)

SCENE IX.

CHARLES, FERDINAND, LE MAJOR.

LE MAJOR, entrant en relisant une lettre à la lueur d'une lanterne qu'il porte. Ah! diable, voilà qui mérite toute mon atten-

CHARLES. Que dit-il?

LE MAJOR, lisant. « Je vous invite, sous » votre responsabilité personnelle, à re-

» doubler de surveillance... des tentatives

» doivent avoir lieu pour favoriser l'éva-

» sion de votre prisonnier. »

CHARLES. Qu'entends-je?

LE MAJOR, riant. Des tentatives d'évasion... à d'autres!... Dieu merci, notre amoureux est en cage, et grâce aux précautions que je vais prendre, bien fin qui pourrait lui donner la volée.

CHARLES. Vous avez raison, on ne saurait jamais prendre trop de précautions pour éviter une surprise de l'ennemi.

LE MAJOR. Vraiment... ce jeune homme

a juste mes principes en théorie.

CHARLES. Et puis, ce jeune étourdi s'est conduit envers vous de la manière la plus inconvenante!

LE MAJOR. Il t'a donc tout conté?

CHARLES, Sans doute, mais c'est surtout à un certain M. Charles que vous devez en vouloir, car c'est lui qui, dit-on, a mené toute l'intrigue.

LE MAJOR. Ah! le petit vaurien, si je le tenais dans ma forteresse, il passerait de

mauvais quarts d'heure.

CHARLES. Ce serait bien fait... mais, malheureusement, vous ne le tenez pas... et, je gagerais, qu'en ce moment, il s'amuse encore à vos dépens.

LE MAJOR. Tu crois... il en est bien capable; il y a des gens pour qui rien n'est sacré... même les cheveux blancs d'un ma-

CHARLES. Surtout quand il porte une per-

ruque... avec un si belle queue...

LE MAJOR. Au surplus, je ne le crains pas, et pour m'aider à déjouer toute tentative criminelle, dès à présent je te donne toute ma confiance.

CHARLES, à part. C'est précisément ce que je voulais.

LE MAJOR. Songe que tu vas être un second moi même, il est donc utile que dans cette circonstance importante je te mette au fait de tous les secrets de ma citadelle.

CHARLES. C'est même indispensable.

LE MAJOR. M. Frédéric se croit peut-être déjà en pleine campagne, ses amis s'ima-! ginent qu'il n'y a qu'à scier quelque petit barreau, forcer quelque mauvaise serrure pour avoir la clef des champs, mais ils ignorent que je suis plus fin qu'eux, et que j'ai fait construire le plus joli petit cachot... à 30 pieds sous terre.

CHARLES. Oh! le traître!

LE MAJOR. C'est là que M. Frédéric passera la nuit, en attendant qu'il se rende à Munich sous bonne escorte.

CHARLES. Comment vous voulez...

LE MAJOR. Justement, j'ai la clef sur moi, elle ne me quitte jamais... je vais te montrer cela, et tu jugeras de mon imagina-

Il va ouvrir le cachot.

CHARLES. Volontiers.

LE MAJOR. Tu es le premier que j'aie mis dans la confidence. Tiens, regarde... Il pousse un bouton dans la muraille, la porte s'ouvre.

AIR: Et voilà comme tout s'arrange. D'abord, trois gros verrous en fer, Ensuite une énorme serrure; Puis des ressorts que Lucifer N'eût pas inventés, je te jure. Ceux qu'on enfermerait ici, De mon génie auraient la preuve...

CHARLES , à part. Ah! quel dommage qu'aujourd'hui, En commençant d'abord par lui, Je ne puisse tenter l'épreuve. (bis.)

LE MAJOR. Avant d'y transférer notre prisonnier, assurons-nous si tout est bien disposé pour le recevoir. Viens, suis-moi.

CHARLES. Ah! quel espoir!... Dieu protecteur du triolet bleu, ne m'abandonne

LE MAJOR. Prends garde, il y a quarante marches....

CHARLES. Soyez tranquille, mon parrain... (Bas à Ferdinand.) Ferdinand!.... attention !...

LE MAJOR, montrant sa tête. Hein!... tu disais...

CHARLES, indiquant la serrure. Je disais que votre serrure est une admirable invention.

LE MAJOR. N'est-ce pas.., ah! c'est qu'en fait de ruse et de prudence, je suis un vieux renard...

Il descend.

CHARLES. Je m'en aperçois.

LE MAJOR, descendant l'escalier. Vienstu?...

CHARLES. Je vous suis... mon parrain... y êtes-vous?...

LE MAJOR. Oui...

CHARLES, fermant la porte. Je tiens mon prisonuier.

SCENE X.

CHARLES, FERDINAND, puis FRÉ-DÉRIC et ADELPHINE.

FERDINAND. Vivat! nous voilà maîtres de la place!

CHARLES. Ne perdons pas un instant..... Frédéric! Fréderic!...

FRÉDÉRIC, entrant vêtu en hussard. Le major où est-il?

PERDINAND. Il fait une faction dont il ne sera pas relevé de quelques heures.

FRÉDÉRIC. Comment dans le cachot noir! CHARLES. Justement... (Il va près du rempart.) J'aperçois la barque, le pêcheur est déjà à son poste, jetons-luil'échelle de corde.

Ferdinand la lui donne; il la jette.

FRÉDÉRIC. Mais, Adelphine, partironsnous sans la revoir?

fendinand. Patience... Tiens, voici sa fenêtre qui s'ouvre.

ADELPHINE. Eh bien! tout a-t-il réussi? FERDINAND. Comme je l'avais conçu... nous partons...

rrépéric. Mais, rappelez-vous que le cœur de votre amant vous appartient pour

FERDINAND. Et que ses deux amis emploieront tous leurs soins, tous leurs efforts pour vous réunir à lui.

CHARLES. Allons, allons, nous n'avons pas un instant à perdre.

La musique reprend l'air: Éternelle amitié; d'abord piano et forte sur la fin — l'un des trois enjambe le rempart; les deux autres l'aident lans sa fuite.

Christian!.. Ludmann... je n'y vois plus... ouvre-moi donc!

CHARLES, s'approchant de la porte. Impossible mon parrain... vous êtes enfermé... mais on se tire facilement de là, quand on est comme vous un vieux renard.

Le MAJOR, de même. Ah! scélérat!

CHARLES. Bonsoir, mon parrain... nous partons... surtout, veillez bien à la sûreté de vos prisonniers.

Le major continue de frappes à la porte. Les trois amis font un dernier signe d'adieu à Adelphine et disparaissent.

La toile tombe.

PIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

L'intérieur du clocher d'une église de village. Deux grosses cordes, placées à distances, traversant le théâtre perpendiculairement; la première est censée tenir au battant d'une cloche que l'on ne voit pas. Le lond est ouvert et laisse apercevoir une esplanade avec un balcon gothique. A gauche, une petite porte. An milieu, une grande trappe. Dans un coin, un petit tenneau.

Pendant l'entr'acte, on entend le tambour mélé au son du tocsin. Au lever du rideau, Frédéric tire la grosse corde et fait sonner la eloche avec force. Charles est occupé à charger un fusil de chasse; Ferdinand, masqué par un des piliers du clocher, jette des pierres aux assaillans.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES, FREDERIC, FERDI-NAND.

ENSEMBLE.

AIR du Carillon.

Sonne Sonnons bien fort, J'aime que l'on carillonne, Sonne Sonnons bien fort, Allons, un dernier effort.

CHARLES.

C'est mon avis,
Il faut, la tactique est boune,
Vrais sans-soucis,
Etourdir nos ennemis.

ENSEMBLE.

Sonne Sonnons bien fort, etc.

CHARLES, regardant en bas. Amis, l'armée du major Rodenbach couche en joue notre clocher... c'est ici qu'il faut montrer du courage... baissez la tête. (Ils baissent la tête: explosion de coup de feu en dehors. Riant.) Qui est-ce qui est mort?

FERDINAND et FRÉDÉRIC. Personne.

Ils rient tous les trois.

CHARLES. Je n'ai pas encore entendu passer une balle... à mon tour. (*ll tire son*, fusil.) Bravo!...; en vois deux qui tombent, et mon fusil n'était chargé qu'à poudre, voilà des braves!

Ferdinand et Frédéric tirent leurs fusils.

PERDINAND. Vois-tu ce renfort qui leurs
vient de tous les côtés?

PRÉDÉRIC. C'est l'esset du tocsin.

CHARLES. Tant mieux! le nombre ne m'a jamais fait peur.

FREDERIC. On dirait qu'ils vont nous faire une quatrième sommation. CHARLES. Ils perdront leur tems.

AIR du Piege.

Trois fois nous leur avons dit: non; Nous les avons trois sois envoyés pastre.

PRÉDÉRIC.

Mes chers amis, on avance un canou, Trainé par le garde champetre!

Fiers combattans, pointez sur nous, Tires, phalanges immortelles!... Je l'avouerai, si nous craignons vos coups, Ce n'est que pour les hirondelles.

(Roulement de tambour en bas.)

FRÉDÉRIC. Ecoutez.... voilà un roulement... (Il regarde.) Tout le monde entoure le major... On dirait qu'il va faire une allocution aux paysans qui composent son armée.

FERDINAND. Ca sera drôle!.... ah! si nous pouvions i entendre.

CHARLES. Venx-tu savoir ce qu'il leur dit?... écoute... (Il prend un ton imposant:) « Habitons du village de Steckel, depuis » trente-cinq ans que je suis gouverneur » de la vieille citadelle de Zizendorf, je » n'avais pas encore pu jouir de la présence " d'un seul prisonnier; tous les verrous » de la salle basse et ma petite garnison » restaient les bras croisés... Enfin, notre » bon prince pense à moi, je reçois l'or-» dre de veiller à la garde d'un jeune » homme, d'un caractère agréable, d'un » physique plus agréable encore, d'un » jeune homme charmant enfin... » FRÉDÉRIC. Passons sur les qualités. PERDINAND. Ça fait longueur.

CHARLES, continuant. « Eh bien! ce jeune » homme charmant, aidé de deux mauvais » sujets de ses amis, a pris la fuite, et » c'est dans le clocher de la petite église » du village de Steckel que les trois cou-» pables se sont retranchés; c'est la que " doivent se diriger toutes nos attaques: » soldats, laboureurs et vignerons, vous » pouvez compter sur un ordre du jour » après le combat; tous les braves y se-» ront notés, et s'il y a des actions d'éclat, » je me charge d'obtenir des décora-» tions! »

Roulement en bas. - Ils rient tous les trois. CHARLES. Eh bien! vous l'entendez?... je suis sûr qu'il ne leur a pas dit autre

rendinand. Le major et sa troupe regardent de nouveau par ici.

PRÉDÉRIC. Dieu me pardonne, le major nous fait des signes.

CHARLES. Sa pantomime est assez expressive... il nous engage a nous rendre.

FERDINAND. A nous rendre... jamais! FRÉDÉRIC. S'il consultait Adelphine, la guerre serait bientôt terminée... mais il en est autrement, et nous nous défendrons jusqu'à la dernière extremité.

CHARLES. Pas mal, pour un amoureux...

quant à moi, je vais leur répondre.

FRÉDÉRIC. Comment? CHARLES. Tu vas voir.

Il prend une cravate noire, l'attache en forme de drapeau au bout de son fusil, et la fait flotter au dehors du elocher.

FRÉDÉRIC. Ton drapeau produit son esfet... le major est furieux, il trépigne!

FERDINAND. Ils vont tirer de nouveau. CHARLES. Non, je devine ce qu'ils vont faire.... Mes amis, que la garnison se tienne prête à recevoir un parlementaire.

radotato. Un parlementaire !... tu plaisantes!

CHARLES. Tiens, regarde plutôt ... ils entrent dans l'église.

FERDINAND, allant à la trappe. Ils nous

font des signes...

UNE VOIX, en bas. Jetez-nous la corde. CHARLES. Hein!... quoi? que je vous jette la corde... attendez. (Ils la jettent.) C'est ça!... (Riunt.) Ah! ah! ah!... ils mettent le parlementaire dans un grand panier, qu'ils attachent à cette corde ... c'est bon... nous allons le hisser... Ah! ah! ah! PERDINAND. A trois, cela nous sera facile. prédéric. Allons, allons, à l'ouvrage.

PERDINAND, à Charles. Pourquoi diable aussi as-tu fermé ce passage et jeté la clef au vent, l'envoyé du major aurait pu venir

CHARLES. Ne fallait-il pas couper toute communication avec l'ennemi... Y étes-

Ils prennent la corde tous les trois.

PERDINAND. Oui, PREDERIC. Diable! le parlementaire est un peu lourd!

ENSEMBLE, tirant la corde.

AIR : Verse, verse.

Hisse! hisse! La corde glisse! Tirons fort, Il arrive au port.

CHARLES.

Il pourrait bien saire le saut; Mais, puisque nous sommes en haut, Afin d'entamer l'armistice, L'amitis propiee, Dans un parcil cas,

Doit rendre service A ceux qui sont en best

ENSEMBLE.

Hisse! bisse! etc.

(A la fin du couplet, on aperçoit un grand panier dans lequel se trouve Ridger.)

TOUS TROIS, avec surprise et riant. Ah! ah! ah! ... c'est monsieur le curé.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, RIDGER.

RIDGER. Oui, mes amis, c'est moi... il paraît que vous ne m'attendiez pas?

CHARLES. Vous, en parlementaire?

RIDGER, sortant du panier. Laissez-moi

toucher le plancher et je vous répondrai après.

FRÉDÉRIC. Ah! monsieur Ridger, que j'ai de plaisir à vous voir au milieu de nous.
CHARLES. Est ce que vous n'aviez pas

peur en montant?

aiden. Ah! bien oui... je pensais bien à autre chose..... Quand j'ai quitté le sol de ma petite église pour venir vous rejoindre, je n'avais plus la tête à moi... je rêvais tout éveillé!

AIR: Vos maris en Palestine.

Enfans, écoutes mon rêve, Il est des plus curieux!...
D'abord, je sens qu'on m'enlève, Je deviens tout radieux!...
Je croyais monter aux cieux!
J'entendais tous les archanges, Dans ces hautes régions, Applaudir à mes sermons...
J étais au sejour des anges,
Transporté par trois démons! (ter.)

CHARLES, souriant. Au fait, ça ressemble

RIDGER. Je viens auprès de vous, mes jeunes étourdis, pour vous engager à finir cette petite guerre le plus promptement possible.

FRÉDÉRIC. Ah!... et à quelles conditions?
RIDGER. Comment, à quelles conditions.

CHARLES. Il a raison, il nous faut des

ment, vous n'y pensez pas.... Comment, vous vous emparez de mon petit clocher, vous en faites une citadelle, un retranchement, et un samedi encore!.... songez donc que c'est demain sête, si vous tenez jusque-là, nous ne pourrons pas

CRARLES. Si nous tenons jusque-là!..... Dieu merci! la garnison est bien portante, et malgré les vives attaques de votre infanterie villageoise, nous sommes encore

au grand complet.

sonner l'office.

RIDGER, à part. Je le crois bien, ils ne tirent qu'à poudre.

raédeaic. Nous avons pour nous notre bon droit.

RIDGER. Vous croyez?... je le veux bien, malgré ça, vous êtes des audacieux, car ensin, rélégués ici tous les trois, à soixante pieds de terre, on peut vous prendre par la famine.

CHARLES. Comment, vous croyez que

l'intention des assiégeans?...

RIDGER. L'intention des assiégeans, que je connais parfaitement, puisqu'ils ont bien voulu me consulter avant de prendre un parti, est d'employer ce dernier moyen pour vous obliger à vous rendre... mais comme j'ai pensé qu'à vingt ans on avait bon appétit, j'ai pris sur moi ces trois petits pains que j'apporte à mes amis... mes ennemis.

Il tire trois pains de sa poche droite et les distribue.

FRÉDÉRIC. Comment, vrai?... ah! que vous êtes bon!

RIDGER. Vous concevez qu'en vous privant de toute espèce de nourriture ils pensent judicieusement qu'ils pourrout en finir plus vite avec vous... mais comme j'ai réfléchi que du pain sec serait un triste régal pour vous, j'ai jugé à propos d'y joindre ce petit pâté...

Tous TROIS. Un pâté!...

RIDGER. Auquel je n'ai pas touché, vu qu'hier c'était un jour maigre... mais dans votre position, et dans un clocher, on est moins scrupuleux sur les commandemens de l'Eglise.

Il tire un pâte de sa poche gauche.

CHARLES. C'est délicieux!
RIDGER. Ils m'ont demandé mon avis, je n'ai pas balancé à leur répondre: Oui, leur ai-je dit, votre plan de campagne me semble admirable et parsaitement conçu...
On ne peut pas tenir contre la faim, et rien ne résiste à la sois... (Se retournant.)
J'ai caché là, dans ce grand panier, deux bouteilles d'un excellent vin, dont vous me direz de bonnes nouvelles.

CHARLES. Deux bouteilles!

RIDGER. Oui, j'en reçois trois par semaine de mes paroissiens pour le service de l'autel.

CHARLES. Et vous n'en gardez qu'une!

RIDGER.

AIR: Femmes, voulez-vous eprouver.
Lorsque je partage mon vin
Avec vous, ma joie est complète;
Je préviendrai le sacristain,
D'en mettre moins dans ma burette.

Je sais remplir mon devoir en tout licu; Buvez, mangez, quoi qu'il arrive, J'accomplirai la loi de Dieu: Il faut que tout le monde vive! (bis.)

CHARLES, montrant un petit tonneau. Nous ne demandons pas mieux, et ce petit baril, que nous avons trouvé en arrivant ici, nous aurait fait prendre patience s'il eût été plein, car il sent diablement l'eau-devie.

FERDINAND. Oui, mais il était vide.

FRÉDÉRIC. Je gagerais que c'est le sonneur qui l'a mis à sec.

CHARLES, montrant le curé. Ne l'oublions pas, messieurs, voilà notre sauveur, notre ange tutélaire!

FERDINAND. Nous lui devons la vie!
FRÉDÉRIC. Nous lui devons l'existence!
CHARLES. C'est absolument la même chose... Ah! monsieur le curé, je ne puis vous peindre tout ce que je ressens, ce pâté, ces bouteilles de vin, tout enfin, tout vous donne des droits à notre éternelle reconnaissance... Que nous sortions d'ici avec les honneurs de la guerre, et nous faisons chauter dans votre église un Te Deum à la gloire du bon pasteur..... Avez-vous chanté quelquefois le Te Deum dans ce pays?

RIDGER. Le *Te Deum* ne se chante que quand notre bien-aimé roi de Bavière va à l'armée et remporte une victoire, c'est ce qui fait que nous ne l'avons jamais chanté.

CHARLES. Eh bien! on l'entendra avant peu, pour la rareté du fait.. Mais parlons du plus pressé: vous êtes monté jusqu'à nous pour traiter de la reddition de cette place, et transmettre nos volontés à M. le major... le choix d'un tel plénipotentiaire doit nous amener à faire quelques concessions à l'ennemi... vous allez donc écrire nos conventions, ensuite nous vous redescendrons dans votre panier.

RIDGER. Du tout; cette foi je prendrai ce petit passage (il montre la porte à gauche) dont je porte toujours une seconde clef sur moi... Je me suis bien gardé de le dire en bas, on s'en serait servi pour venir vous surprendre.

FERDINAND, à Charles. Dis donc, pour

écrire, il faut du papier.

CHARLES. C'est vrai, nous en manquons. PRÉDÉRIC. Tenez, voilà mon carnet. (Il tire un petit portefeuille de sa poche.) Justement, celui-là pourra nous servir... (Il lui donne un papier plié en deux, qui se trouve dans son portefeuille.) Tenez, monsieur Ridger, prenez aussi ce crayon.

RIDGER, souriant. C'est charmant, je vais écrire un protocole dans mon clocher.

Il va s'asseoir sur le tonneau.

CHARLES, dictant. A Article premier. Il y aura, à compter du jour de l'échange des ratifications du présent traité, paix et amitié entre MM. Charles, Ferdinand et Frédéric, surnommés le Triolet bleu, formant toute la garnison du clocher de » Steckel, et M. le major. commandant la » citadelle de Zizendorf. »

RIDGER, à part. Il parle comme un général en chef. (Haut.) Accordé.

charles, continuant. « Article deux. Les » troupes de M. le major, composées en » partie des habitans de la campagne, se » retireront à l'instant même dans leurs » champs respectifs, pour s'y occuper de » leurs travaux agricoles. »

RIDGER, à part. C'est le conseil que je leur avais déjà donné... (Haut.) Accordé.

CHARLES. « Article trois. Comme un » château fort ne peut guère se passer » de prisonniers, et que M. le major a le » droit de réclamer au moins un... nous » arrêtons par le présent que le garde » champêtre, qui a été chercher la pièce » de canon, occupera, dès aujourd'hui la » place de Frédéric, dans la prison de la » citadelle de Zizendorff. » (A Frédéric.) Comment trouves-tu cet article-là?

PRÉDÉRIC. Il me paraît juste.

CHARLES. Sans doute, il faut récompenser le courage.

RIDGER. Nous allons trop loin, mes pouvoirs ne s'étendent pas jusque-là...

CHARLES. Nous y tenons...

RIDGER. Allons, je tâcherai d'arranger

CHARLES. « Article quatrième. »

RIDGER, répétant, en retournant la page. « Article quatrième... » attendez donc,... je n'ai plus de place, il faut que je retourne la feuille... voilà quelque chose d'écrit sur cette page... (Lisant bas.) Virtus, sola nobilitas. Ah! mon Dieu!

FERDINAND. Qu'est-ce que c'est?

RIDGER, se levant. A qui appartient ce papier?

PRÉDÉRIC. A moi, monsieur Ridger.
RIDGER. Que viens-je de lire!.. comment,
il serait possible!..

CHARLES. Eh bien! qu'est-ce qui vous

prend donc?

RIDGER. Mes bons amis!.. mon cher Frédéric!.. je vous dirai bien... mais non... je vous quitte... il faut que j'éclaircisse sur-le-champ...

CHARLES. Echircir quoi, monsieur le coré?

RIDGER. Vous le saurez bientôt!.. si c'é tait lui!.. grand Dieu!.. allons bien vite dans ma sacristie m'assurer du fait.

GHARLES, l'arrétant. Un moment, j'ai encore trois articles à vous dicter.

RIDGER. Il est bien question d'articles, maiutenant.

CHARLES. Mais écoutez-moi. RIDGER. Je n'écoute plus rien.

AIR: Allons, viens au bal. (L'ORPHELINE.)

Je cours de ce pas. Afin d'éclaireir ce mystère! Je n'en reviens pas! Mais, devant eux, je dois me taire. CHARLES.

Le succès Nous restera ...

> RIDGER. ...Oui, car pespere

Terminer la guerre Avec un bon traite de paix.

Je cours de ce pas, etc. LE TRIOLET. Il court de ce pas, Dit-il, éclaireir ce mystère; Je n'en reviens pas: Devant nous, pourquoi donc se taire! (Ridger sort par la petite porte à ganche, en l'ou-vrant avec une elef qu'il tire de sa poche.)

SCÈNE III.

CHARLES. FREDERIC, FERDI-NAND.

PERDINAND. Eh bien! qu'est-ce que vous dites de notre bon curé?

prederic. Si j'en crois son air joyeux, il nous ménage quelque bonne surprise. CHARLES. N'importe, profitons de l'armistice, pour achever notre repas.

Il prend un verre et une bouteille.

CHŒUR, à voix hasse.

Ain: Marche des Deux Journées (en sourdine). Allons,

Montons Montons avec vaillance, Observons tous Le plus profoud silence... lis sont à nous!

(On aperçoit des bouts d'échelles que l'on pose sur LES PRÉCÉDENS, RIDGER, arrivant par le mur de l'esplanade.)

PERDINAND, prétant l'oreille pendant le chæur. Ecoutez, chut!

rredéric. Qu'est-ce que c'est? CHARLES. C'est une surprise!.. c'est une trahison!.. on monte à l'escalade!

Ils reprenuent vivement leurs fasils. — Le vieux major se montre au milieu de l'esplanade du foud; il est censé monte sur une échelle; on ne voit que sa tête et celles des paysans qui paraissent aussi.

SCENE IV.

LES MÊMES, LE MAJOR, PAYSANS.

LE MAJOR, d'une voix forte. Rendez-vous, messieurs, vous êtes ceraés de tous les côtés.

Fridiric, les montrant à ses amis. Ah! ah! ah!.. voyez donc toutes ces têtes!

CHARLES. Et pas une figure humaine encore; ah! ah! ah!

LE MAJOR. Riez! riez!.. je vais vous faire les trois sommations de rigueur : attention au commandement, vous autres!

Il regarde les autres têtes, qui remuent et approu-

FERDINAND. Trois sommetions!

CHARLES, à part. Quelle excellente idée !.. (il prend son fusil et avance le petit baril.) c'est inutile, monsieur le major... voilà un baril qui contient cent livres de poudre... faites un pas de plus sur vos échelles... je tire sur le baril et je fais sauter le clocher!

Toutes les têtes disparaissent subitement en crians. LE MAJOR, reparaissant. Un moment, je vous somme de ne rien faire sauter du tout. prédéric et ferdinand. C'est-ça, fais sauter le clocher!

Les têtes disparaissent de nouveaux

LE MAJOR, reparaissant et levant les bris. Arrêtez! malheureus jeunes gens!.. vous ne songez donc pas que je sauterais avec vous?

CHARLES. Au contraire, c'est ce qui nous décide... mais, monsieur le major, vous pouvez tout concilier... point de meu naces!.. prenez, vous et votre troupe, des visages rians, et personne ne sautera.

Toutes les têtes reparaissent et rient bien fort.

CHARLES. Ah! ah! c'est delicieux! RIDGER, en dehors. Me voilà! me voilà!...

ne faites rien sans moi! PRÉDÉRIC. C'est la voix de M. Ridger!

SCENE V.

la petite porte.

RIDORN, haletant. Ah! à peine si je puis respirer.... la surprise, la joie!... Mon cher Frédéric, et vous tous, habitans du village de Steckel, arrivez, arrivez. (A Frédéric.) Le secret de votre naissance n'est plus un inystère... voila votre acte de baplême.

rreberic. Que dites-vous? RIDGER, aust pillageois. Vous étien vels nus pour arrêter ces trois jeunes gens ; ch | FREDERIC , CHARLES et FERDINAND , se tenant bien! tombez aux pieds de celui-ci, car c'est le petit-fils de votre ancien seigneur et maître, le baron Guillaume de Steckel.

'Tous les paysans franchissent l'esplanade. rrédéric. Qu'entends-je! CHARLES ET FERDINAND. Est-il possible! LE MAJOR, aux paysans. Présentez armes!

Tous les paysans. Vive M. le baron! LE MAJOR, à Churles. Eh bien! voulezyous encore me faire sauter?...

CHARLES. Je l'espère bien. Mais nous sauterons ensemble ce soir, à la noce, en dansant avec la mariée. Maintenant, Ferdinand, attention !... présentez armes! (Ils présentent les armes.) Monsieur le baron, nous attendons vos ordres.

FRÉDÉRIC. M. le baron vous ordonne de venir l'embrasser, et de partager avec lui sa fortune et son bonheur.

CHARLES. Adopté à l'unanimité; et puissions-nous tous les trois répéter dans vingt ans encore:

enlacés.

AIR du Pre aux Clercs.

Éternelle amitié, Notre sort est lié; Entre nous, désormais, tout sera de moitié, Soit misère ou grandeur, Soit fortune ou malheur,

A nous trois nous n'aurons qu'une bourse et qu'un cour.

CHARLES, s'avançant vers le publie.

Tous les trois réunis, Nous resterons amis, Mais le sort, des ce soir, Peut trahir notre espoir; Et si le triolet Aujourd'hui vous déplatt, Soit bravos ou sissleis. A tous trois donnez-les.

TOUS TROIS.

Eternelle amitié, etc.

TOUS.

Eternelle amitié, etc.

La toile tombe.

FIN

Nota. La mise en scène se trouve dans l'édition in-8° ordinaire.